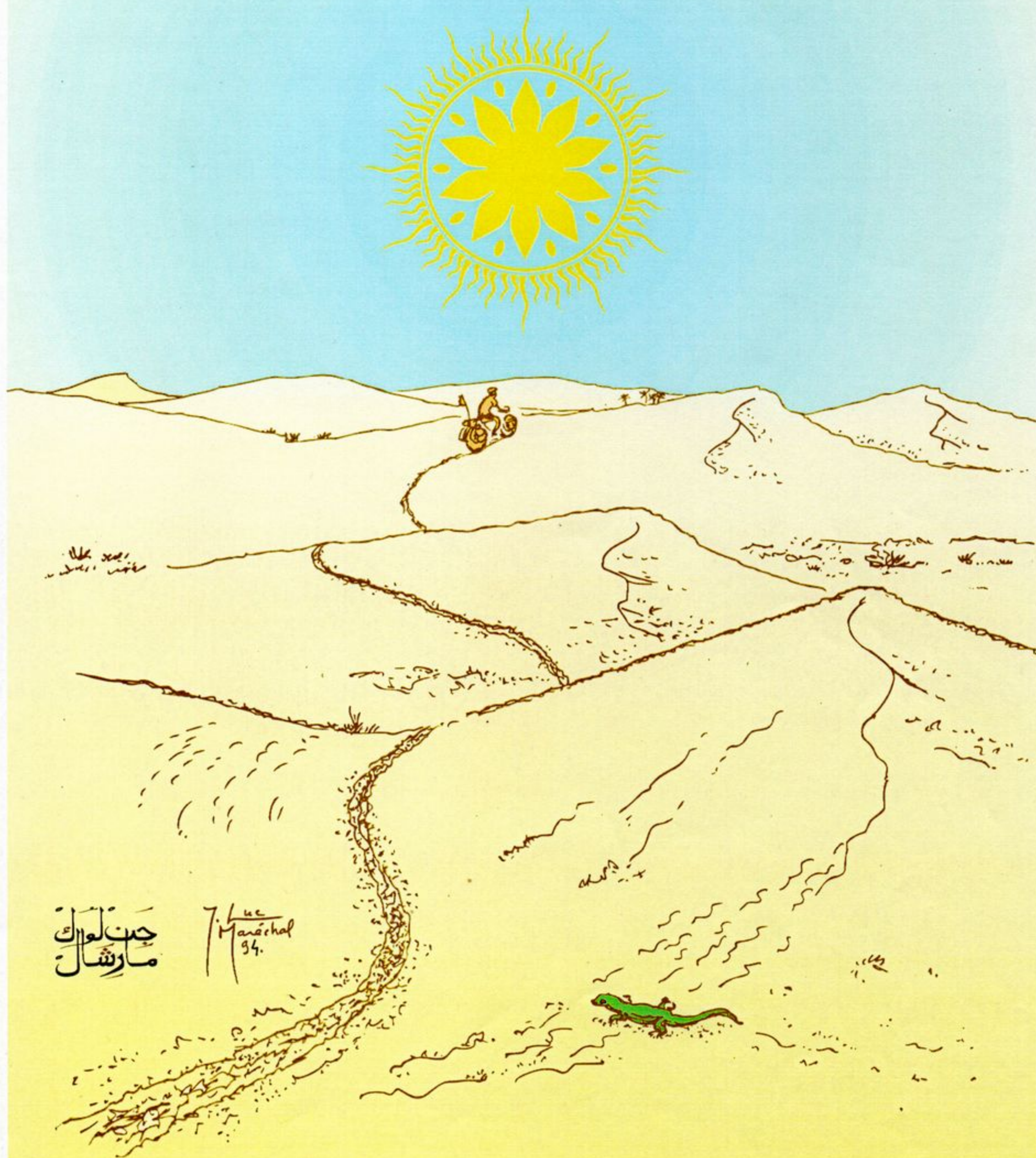
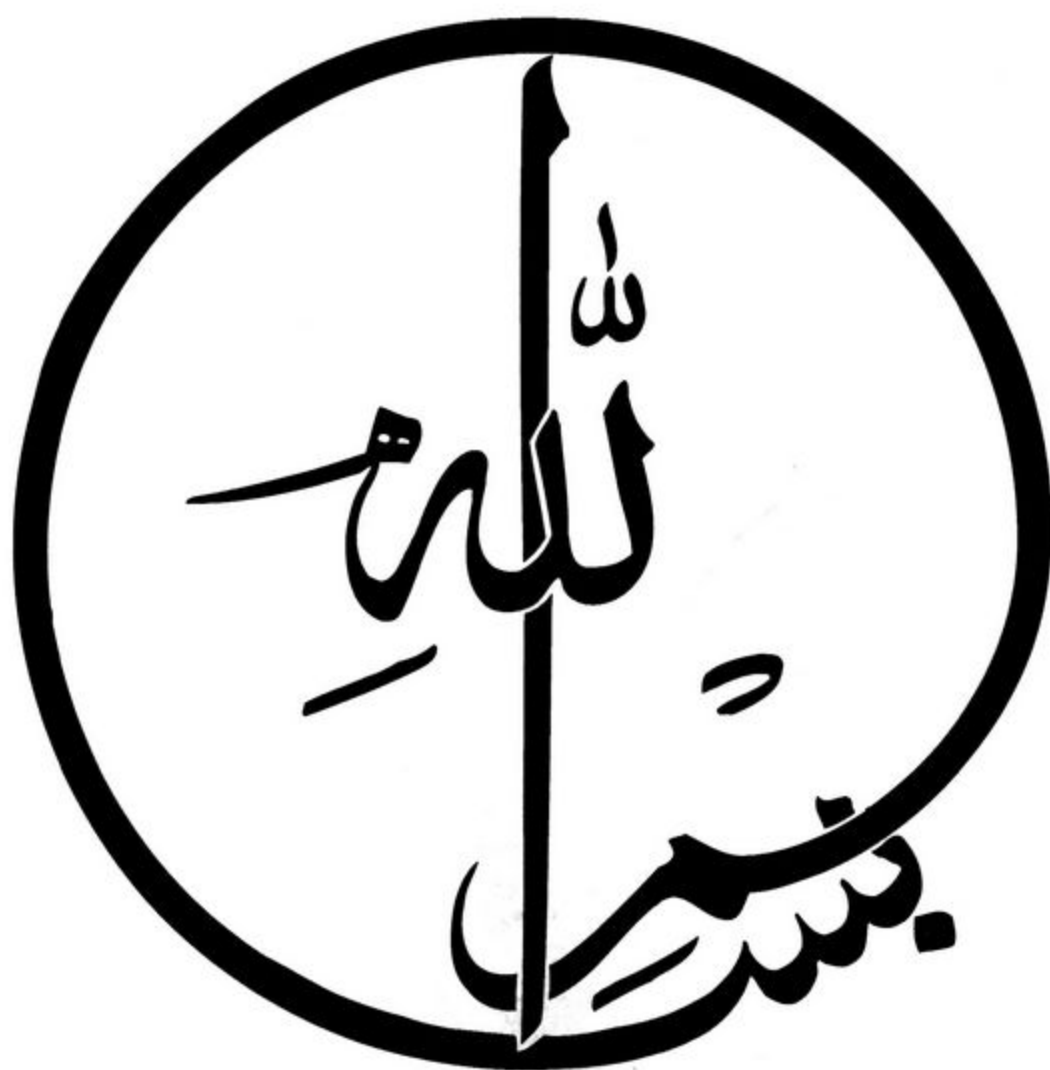


Mauritanie

le sable au cœur



Jean-Luc
Maréchal



Bismillah

Au nom de Dieu

Ainsi commence toute action en pays Musulman.

J'ai rencontré le Petit-Prince
Il s'appelle Souydad, Ali,
Melaïnin ou bien Daha...

MAURITANIE, LE SABLE AU CŒUR.

...À vélo dans les sables de Mauritanie...

Tel était le titre de mon projet. Les déserts me fascinent ; déserts de sable, de cailloux ou bien de neige. On y vit lentement, la nature y impose sa loi, on y est face à soi-même, obligé de redevenir humble. Comme Savigny-le-Temple et six de ses voisines de Sénart sont jumelées avec sept communes Mauritaniennes, la motivation et la trame de mon nouveau voyage sont en place. J'ai proposé de servir de facteur pour les comités de jumelage, et, lors d'un premier faux départ dans les locaux du SAN de Sénart*, j'ai collecté plusieurs dizaines de lettres. Je compte en récupérer autant en retour, et aussi ramener de quoi faire un diaporama et un compte-rendu pour aider à mieux faire connaître ce pays et ce que les comités de jumelages y font. J'ai déposé un dossier dans ce sens pour concourir au prix de l'innovation du SAN de Sénart.

Je fais un deuxième faux départ devant la Mairie de Savigny-le-Temple, où, malgré une météo exécrable, mes amis du comité de jumelage, du Melun-Sénart-Cyclo et d'ailleurs sont très nombreux à venir me saluer. Cette cérémonie me donne presque le trac ! Est-ce que je réalise bien ce que je vais faire ? Partir seul dans le désert... Rassurez-vous, la Mauritanie n'est pas entièrement désertique, et je ne devrais pas être seul bien souvent...

Fin du prologue.

Un premier grain de sable, celui de trop !... Minuit, à Roissy-Charles-de-Gaulle, j'ai gardé le sourire... Les dames du bureau des pleurs n'en reviennent pas... Moi non plus : Mon vélo est mort, écrasé par une " erreur de manutention " d'Air-France. J'ai gardé le sourire parce que cela n'aurait servi à rien que je me mette en colère. Je suis réduit à l'état de piéton, mais comme j'ai un contrat moral, je n'hésite pas, j'y vais, je verrai sur place ce que je peux faire !

...À pied dans les sables de Mauritanie...

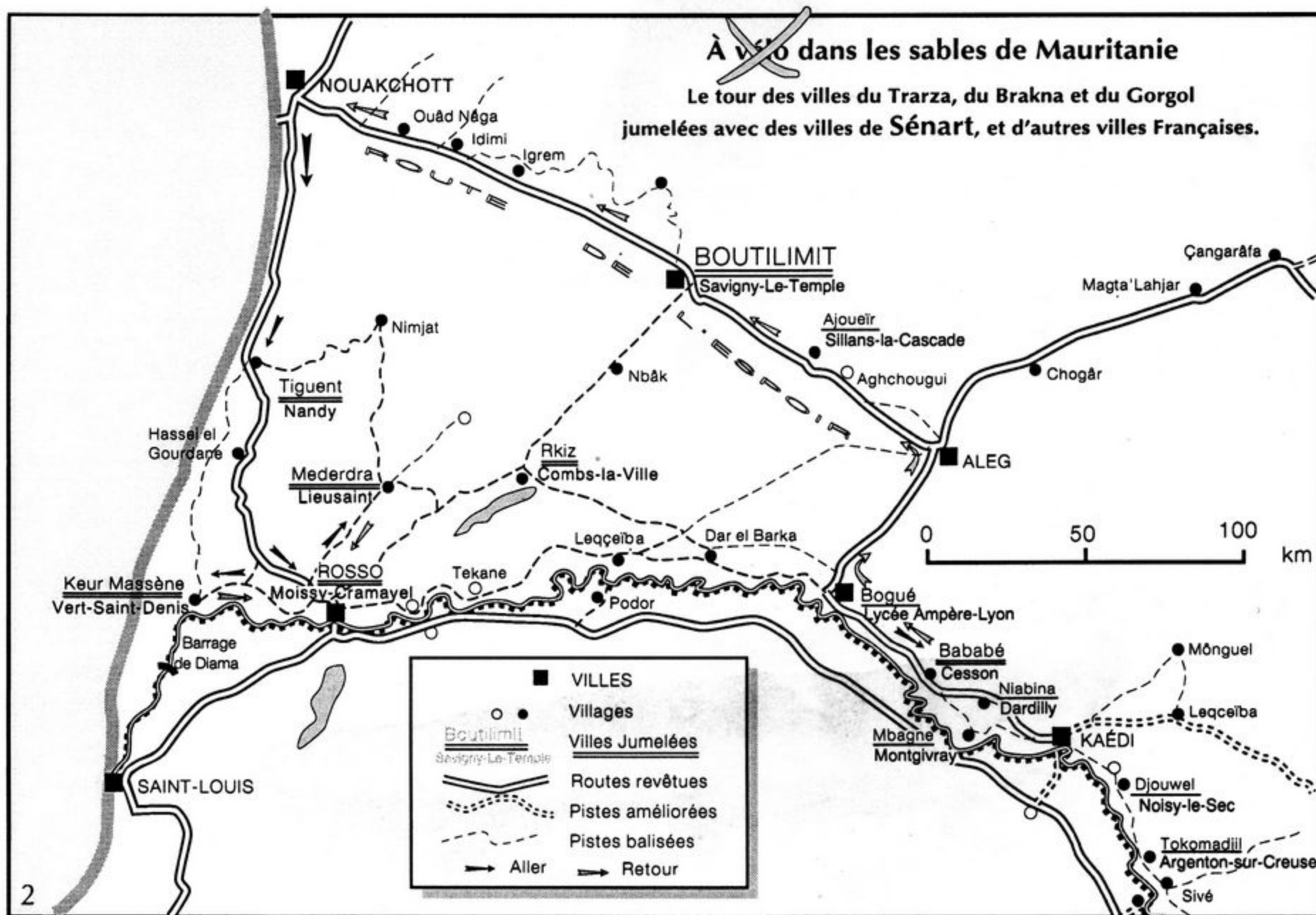
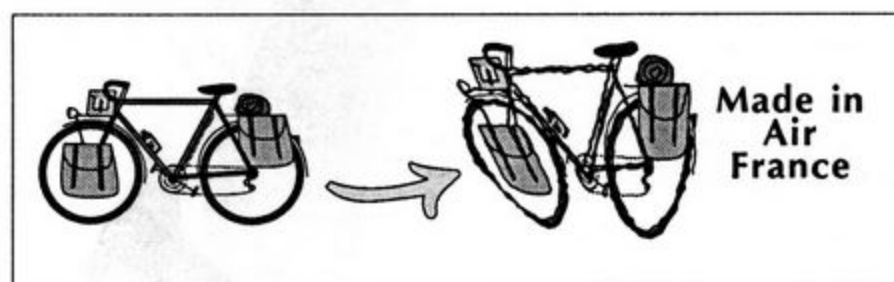
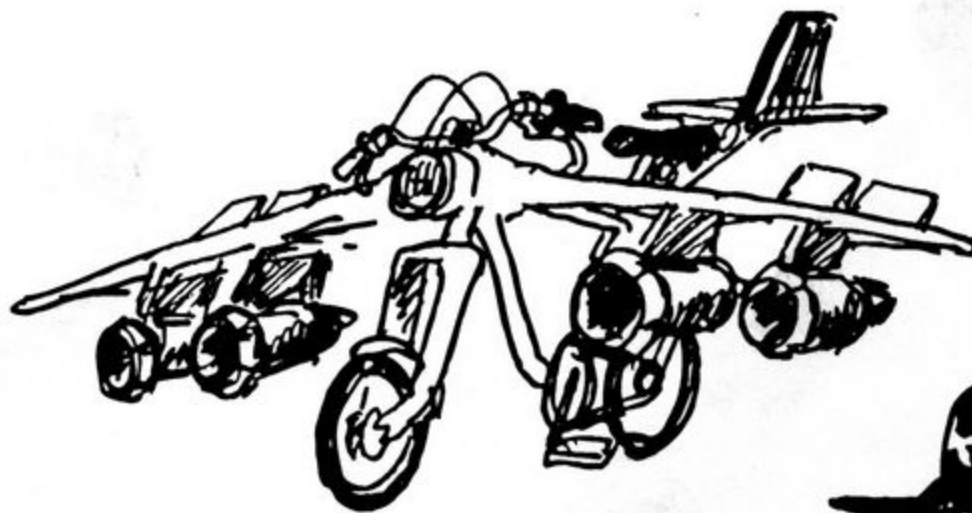
Lundi 20 Décembre. Après six heures de vol, c'est l'immersion. Première image : le tout petit aéroport " international " de Nouakchott offre un mélange de traditions nomades et de monde moderne. Salamaleks, retrouvailles, palabres sans fin, bousculades... Un douanier fait passer un cousin devant tout le monde. Chacun fait étalage de son pedigree pour raccourcir les formalités. Yakoub, mon hôte pour ces premiers jours, me fait ainsi éviter le passage en douane et la fouille de mes bagages...

Deuxième image : Yakoub a une Mercédès. Les criquets pèlerins sont incrustés dans sa calandre. J'arrive juste après le passage du fléau. Il reste quelques milliards de retardataires, des cadavres innombrables et les arbres défoliés. La conduite en ville mériterait un film... Les véhicules sont en général très usagés, rafistolés et surchargés. De nombreux mini-bus peints en vert et jaune parcourent le grand -goudron* pour 20 Ouguiyas*, quelle que soit la distance, mais le tarif des taxis se discute selon le nombre de passagers embarqués pendant la course... Les tableaux de bord sont parfois réduits à leur plus simple expression, plus aucune aiguille ne bouge, et, si un voyant rouge s'allume, cela prouve qu'il fonctionne !... Les rares feux tricolores sont souvent pris pour un simple élément de décor urbain, et les rond-points se prennent parfois à l'envers si le chauffeur juge que c'est plus rapide... Frayeurs garanties, mais la bonne humeur règne dans cette folie urbaine, la conduite kamikaze semble un jeu.

* SAN : Syndicat d'Agglomération Nouvelle.

* Le grand-goudron, c'est l'avenue Nasser. Le goudron, c'est la route goudronnée.

* L'Ouguiya : abréviation U.M. vaut 4,55 centimes. 1F = 22 UM. (Décembre 1993)



L'industrie et le commerce étant encore très peu développés, le système bancaire l'est également, et je dois changer tout mon argent à Nouakchott* car je ne trouverai aucune banque ailleurs, vraisemblablement. Le change est étonnant pour qui débarque de France. La guichetière, après avoir longuement vérifié mes billets, sort d'un sac de voyage avachi de grosses liasses de billets fort usagés. Comptage, re-comptage des coupures rangées par 9, la 10^e faisant office de trombone... J'ai 22 Ouguiya pour 1 Franc, la plus grosse coupure étant de 1000 UM, j'ai en main un volumineux paquet digne d'un maquignon...

Après quelques visites "officielles", je rencontre Mohamed Lemine ould Mohamed Seyver*, directeur du projet «Enfants de la rue» financé par Caritas. C'est le reportage "Enfants des sables, enfants des rues" diffusé à Planète-chaude qui m'a fait découvrir cette expérience, et décidé de prendre contact avec eux. François Lefort, médecin et prêtre, créateur du projet, vient de quitter NKT après avoir préparé la relève.

Md.Lemine me fait découvrir la vie des enfants et le fonctionnement des foyers. Abandonnés ou fugueurs, plusieurs dizaines d'enfants vivent en bandes, dorment dans la rue, dans des recoins, sous des chiffons ou des cartons. Ils survivent grâce au vol, à la mendicité, à quelques petits boulots. Ils subissent la violence, la drogue et parfois la prostitution. Pris par la police, ils sont parqués dans des prisons et ne font pas de vieux os.

Le projet de Lefort consiste à leur proposer un toit, la nourriture et la scolarisation dans cinq foyers où les enfants choisissent de venir librement. Ils sont actuellement environ 80 garçons, de 8 à 18 ans, à vivre ainsi, régis par des règles simples : Ne pas voler, ne pas se guinzer*, ne pas mentir sur les sujets importants. Le règlement interne des foyers institue un tour de rôle pour les tâches quotidiennes, et des amendes pour les contrevenants.

Durant les trop courtes heures partagées avec eux, je constate leur joie de vivre et leur bonne santé retrouvée. Ils me font visiter leur maison, leur potager, et m'offrent des spectacles de danses et de chansons. Je suis impressionné d'en rencontrer certains que j'ai vus à la télé, dont Souydad, aussi mariolé que dans le reportage. Pendant les repas pris en commun, constatant mes difficultés à confectionner mes boulettes à la main, les enfants spontanément me préparent mes aliments !

Je tique fort lors d'un repas en voyant l'un d'eux atteint de la gale... et je pense aux conseils d'hygiène prodigués par Bernadette, mon "assistante médicale". Mais je suis rassuré en constatant qu'il mange à part et avec une cuillère.

J'apprends avec eux quelques mots de Hassaniya, le dialecte Arabe parlé par les Maures. Outre l'école, où ils mettent un point d'honneur à exceller, ils ont l'école Coranique. Un professeur vient dans les foyers dispenser son enseignement. Il écrit à la plume, sur de belles planchettes de forme oblongue, le verset que l'enfant doit apprendre. Lorsque celui-ci connaît sa leçon par cœur, le maître "gomme" la page à l'aide d'une lame, et calligraphie le verset suivant. La même planchette sert pour apprendre tout le Coran, elle n'est remplacée que lorsqu'elle est devenue trop mince !

Avec les plus grands, dans le garage où ils apprennent des rudiments de mécanique et de ferronnerie, nous tentons de remettre sur roues un amas de carcasses de vélos. D'une douzaine d'épaves nous arrivons à faire rouler 5 vélos, tant bien que mal, avec beaucoup de ténacité comme principal outil... et un stock de rustines, de dissolution et de pompes que je leur ai amenés, grâce à l'aide de mon velociste Randocycles*. Il faut dire que les vélos souffrent dans le sable, et que la circulation folle ne leur laisse pas beaucoup de place sur le Goudron !

Le soir, nous allons faire la tournée des quartiers où traînent les enfants. Même en étant prévenu, le spectacle me bouleverse. Je suis mal à l'aise parmi ces bandes d'enfants transis de froid, gris de fatigue, une boîte de conserve pendue autour du cou pour mendier quelque nourriture, mais préférant encore rester à la rue que rejoindre leurs copains venus pour essayer de les convaincre. Jusqu'au jour où ils choisissent de retrouver une famille, un foyer. S'ils font ce choix assez tôt, ils sont sauvés.

Je réalise deux dessins pour éditer en cartes de vœux à la demande de Md.Lemine. Mon travail plaît aux enfants. Ensuite il faut acheter le bristol qui se vend à la feuille ; on en discute le prix !...

Au bout de ces trois jours passés à NKT, je commence à bien me repérer dans le centre-ville, malgré un plan bien imprécis. À part le boulevard Nasser, celui que l'on appelle le grand-goudron, les rues n'ont pas de nom... et les gens n'ont pas d'adresse, si ce n'est une boîte-postale. Les rues ensablées sont tracées sur un plan quadrangulaire, les minarets des Mosquées servent de points de repères. Le spectacle est coloré, vivant. De multiples petits métiers occupent trottoirs et carrefours. Marchands de pain, beignets et brioches, de cigarettes et briquets, de fruits à l'unité, piles électriques, journaux... Boutiques de calligraphes, coiffeurs et henné, photographe qui rivalisent de créativité dans l'affichage de leur profession. Il y a aussi les vendeurs de messouaqs, petite branche faisant office de brosse à dents, dont la cueillette et la vente sont réservés aux plus nécessiteux. J'adopte immédiatement cet ustensile pratique et efficace.

* Nouakchott s'abrège NKT, NKTT ou NKC... Mohamed s'abrège Md... Ould (fils de) s'abrège o/

* Guinzer = se droguer, en respirant de la colle.

* Rando-cycles, 9 rue Fernand Foureau, 75012 Paris. tel 43 41 18 10.



3 jours avec les enfants de la rue, à Nouakchott.
L'école Coranique.

Ils sont six, six sans abri, morts de froid
Un matin de novembre, en France, en 1993. La honte !

Macadam Journal.



الشيخ بن محمد المين

Jean-Luc (Jou-Lik) vu par
Cheikh ben Mohamed Lemine
le fils de Md.Lemine O/ Md.Seyver

En s'éloignant le long des trois routes d'accès à NKT, on découvre que 500 000 habitants poussés par la sécheresse sont venus s'agglutiner en un gigantesque urbanisme improvisé, les Kebbés. C'est dans ces zones que sont installés les foyers des enfants de la rue, afin de les soustraire aux tentations du centre-ville.

C'est à la fin du 4^e jour que je quitte NKT avec Md.Lemine qui se rend à Saint-Louis-du-Sénégal. Une fois la 4L chargée, 5 personnes plus les bagages, nous effectuons un arrêt à la station de gonflage. J'admire la technique. Le gonflage des pneus s'effectue presque partout avec une pompe à main. La pression se mesure en poussant du pied un petit tas de sable contre le pneu sous-gonflé. Au fur et à mesure que le pneu se gonfle, le sable coule dans l'espace libéré. Lorsque le sable ne coule plus, la pression est bonne !... En route.

Et là, je mesure l'étendue de la liberté que j'ai perdue en même temps que mon vélo ! Le spectacle au long de la route est envoiement. Une fois passés les kilomètres de kebbés, les maisons laissent place à des campements de nomades plus ou moins sédentarisés. Les dunes s'approchent, bordent la route, empiètent même sur le goudron, menaçantes et belles. J'aperçois des scènes pastorales au milieu d'une végétation préservée dans quelques cuvettes ayant échappé aux criquets pèlerins.

De nombreux, très nombreux contrôles de police, de gendarmerie ou de douane interrompent le défilement du paysage, sauf si l'on passe à l'heure du thé ! Après 100 km enchanteurs, nous arrivons à Tiguint. Le policier de service à l'entrée de la ville m'interdit de photographier le panneau signalant le jumelage de Tiguint avec Nandy, en s'excusant de devoir appliquer la consigne. « La consigne c'est la consigne ».

Tiguint... L'accueil du Maire est impressionnant. La nuit est tombée, brutalement. Dans la vaste et sobre pièce, après avoir bu le zrig* de bienvenue, j'ouvre ma musette de facteur et donne le nombreux courrier en provenance de Nandy. Le Maire lit silencieusement tout les lettres écrites par les jeunes Nandéens qui ont travaillé ici lors du chantier de désensablement du dispensaire. Tous disent avoir vécu une expérience forte. La 4^e prière interrompt la lecture. Md.Lemine et ses amis repartent pour Saint-Louis. Une nouvelle étape commence, je suis seul face à mon itinéraire, les ponts sont coupés.

Mes hôtes m'emmènent faire une promenade nocturne. Le village est paisible, les gens flânent sur le goudron et dans les ruelles, les boutiques sont toutes ouvertes, faiblement éclairées par une bougie ou une lampe à gaz. Le ciel d'encre m'offre la Lune au zénith et Orion bizarrement couché...

Nos pas nous conduisent dans une maison où des griots donnent un spectacle. Une assistance très nombreuse est réunie dans une pièce, et beaucoup ne peuvent pas entrer. Quand on me fait traverser la foule pour que j'aie m'asseoir à côté des musiciens, tous les regards se tournent vers moi. Des hommes, jeunes et vieux, beaucoup de femmes, voilées, et des enfants tassés, assis par terre. L'étrange scène est éclairée par une seule lampe posée au sol et qui projette des ombres fantastiques aux murs et au plafond.

Les musiciens jouent du tidinit et de l'ardine, rythmés par un tambour. Deux chanteurs et une chanteuse modulent leurs voix contrastées, accompagnés des you-yous stridents lancés par les femmes. La musique est belle, elle chante les louanges de Mahomet, et parfois aussi celles du Maire qui est peut-être le commanditaire de cette soirée ? Bien que je ne comprenne pas les paroles, je sens qu'il y a parfois de l'humour, les gens rient, participent, parfois tous les regards se tournent vers un spectateur dont il doit être question...

Dans la pénombre, les grands yeux noirs d'un enfant ne me quittent pas.

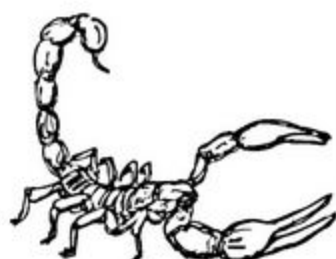
Vendredi, c'est le jour saint des Musulmans. Réveillé le premier, je vais faire un tour dans les dunes, profiter du soleil levant pour faire quelques photos. Les dunes sont là, tout autour des maisons menacées. La mosquée a déjà été reconstruite 4 fois ! Mais dans ces dunes meurtrières tout est beau, les rides dessinées par le vent, les ombres souples, les crêtes ondulantes, les innombrables traces d'animaux nocturnes, quelques épaves émouvantes d'objets usuels...

Le village s'éveille lentement, une poulie grince à un puits, au loin un chien, un enfant, une silhouette dans les dunes, et moi, seul.

Mon guide d'aujourd'hui, Moktar, a dirigé le chantier de jeunes cet été. Il me conduit visiter la ville. Petites boutiques, brodeuses, dispensaire, restaurant en plein air, et les dégâts énormes des criquets encore présents dans les arbres et sur le goudron. Et partout les maisons partiellement ou totalement ensablées.

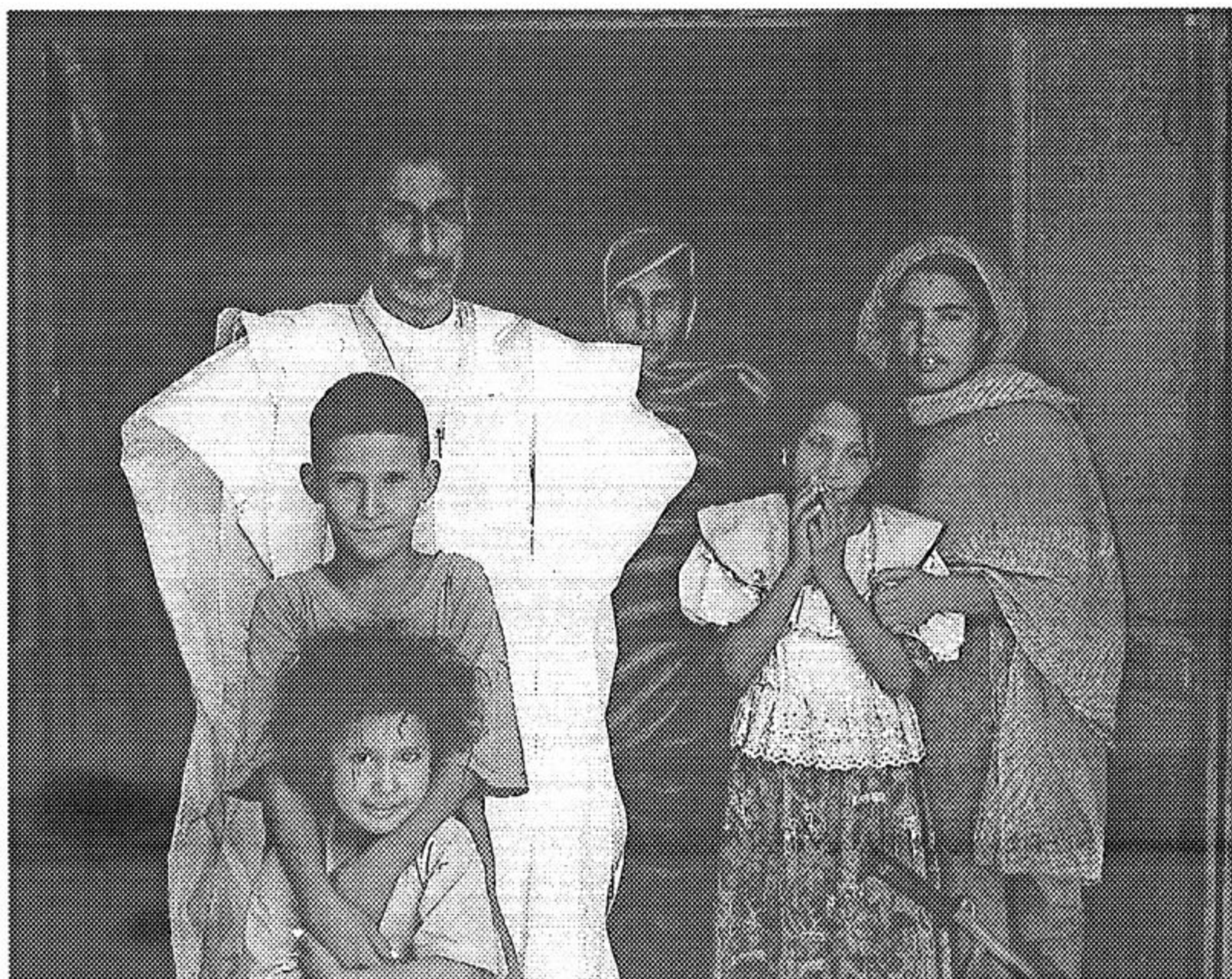
* Zrig : lait de chamelle, sucré et battu (parfois remplacé par du lait en boîte), offert dans une callebasse.

La partie de srannd
peut commencer...



- Les bêtes ? Quelles bêtes ?
- Mais, les méchantes !
- Inutile, depuis plus de 7000 ans qu'il y a des hommes, et qui dorment, ils le font, au Sahara, à même le sol. Nous ferons comme eux.

Théodore Monod. Méharées.



Melaïnin ould Ahmed Salem et sa famille

Un fontainier vient prévenir Moktar d'une fuite à une borne-fontaine. Une petite troupe d'enfants m'entoure, et le plus débrouillard en français mène la conversation. À chacun de mes voyages, je réalise un dessin sur un maillot, et c'est celui-là qui alimente la conversation. Devant, j'ai calligraphié en Arabe : Ana moussafirou ila Boutilimit, Inch'Allah (Je vais à Boutilimit, si Dieu le veut). Derrière, en dessous d'une vue de Savigny, j'ai dessiné Boutilimit. Les enfants doutent que je puisse être l'auteur d'une si belle calligraphie, ne connaissant pas l'Arabe...

À l'ombre, sous une khaïma*, on m'offre le zrig et le thé. J'apprends que Moktar a hébergé cet été des cyclocampeurs, la famille Hervé. C.C.Istes* bien connus, Claude, Françoise et Manon terminent leur tour du monde, 14 ans de route, 140 000 km, et la naissance de Manon il y a 6 ans ! Heureuse coïncidence qui ne surprend pas Moktar. Dieu l'a voulu.

Je découvre repas après repas les coutumes. Tout le monde s'assoit par terre, autour du plat commun. On se lave la main droite au moins, ou les deux, les lèvres et les dents parfois. On loue Dieu, comme avant de commencer quoi que ce soit : Bismi'llah ! Pour montrer que l'on a fini de manger, on se lèche consciencieusement les doigts, et l'on rend grâce : 'Hamdou'llah ! À ce signe, si mon hôte ne m'oblige pas à encore manger... le serviteur Hartani* vient m'amener la bassine et me verser l'eau pour les ablutions. Mains, lèvres, dents.

On peut alors s'allonger confortablement sur les matelas et coussins disposés autour de la pièce, pour un moment de sieste ou une partie de jeu. C'est le moment privilégié pour écrire sur mon carnet de route. Mes hôtes jouent au Srannd, sorte de grand jeu de dames. On délimite un grand carré de sable divisé en 81 cases, on joue avec 40 batonnets et 40 crottes de chameau. Une fois la partie terminée, le matériel retourne dans la nature !...

Une autre de mes découvertes, dont aucun des livres que j'ai lus ne fait état, est l'arrêt-pipi... Excusez-moi de vous parler de cela, mais ça peut vous éviter des bévues. En ville comme à la campagne, hommes et femmes s'accroupissent, et, protégés par leurs vêtements amples, ils urinent dans le sable, sans se cacher le moins du monde. J'avais été surpris à NKT de voir des hommes accroupis dos à la Mecque ! J'ai vérifié ma boussole, et j'ai questionné...

Autre coutume que l'on peut observer en France et qui bouscule notre éducation : Les hommes se promènent fréquemment main dans la main, vieux ou jeunes, civils ou militaires. C'est un signe d'amitié auquel j'aurais droit par la suite, de la part d'enfants et d'un ancien combattant de l'armée Française...

Cent kilomètres de goudron me séparent de Rosso, la capitale du Trarza. De nombreux campements de khaïmas s'égrènent, certains dans des sites splendides. Mais je ne peux pas demander à mon chauffeur de s'arrêter. Nous sommes absolument seuls sur la route. Parfois les dunes se rapprochent des campements, plusieurs rangées de haies mortes et vives tentent de les arrêter. Les belles dunes laissent peu à peu place à la steppe arbustive, à de "beaux" pâturages et même à de toutes petites palmeraies. Mais ce n'est pas la Casamance ! Puis on entre dans l'immense plaine du fleuve Sénégal. Presque plus un arbre, une immensité plate et nue, les rizières et autres cultures de décrue, le oualo.

Rosso est jumelée avec Moissy-Cramayel. J'ai une seule lettre à porter et j'ai la surprise de rencontrer une jeune femme européenne. Son mari, Dramane, est Soninké. Comme bon nombre d'Africains, il est allé faire ses études d'ingénieur dans l'ex URSS et en est revenu marié. Tania est Ouzbek ; sa fille Assia et ses fils Bakari et Aly sont bavards et marrants et nous faisons vite connaissance, d'autant que la famille est totalement francophone. Je fais un petit intermède pour aller rencontrer la petite colonie Française et Catholique réunie pour la veillée de Noël dans la petite église d'une des rares missions du pays. Car nous sommes le 24 Décembre ! De retour à la maison Kamara, les discussions reprennent jusque tard dans la nuit. Minuit, je prépare des mini-cadeaux de Noël pour tous.

Au petit matin j'accompagne Assia au Lycée. Comme on arrive "un peu" en retard, et qu'il n'est pas question de prendre un cours en route, on va faire un petit tour "à la campagne". Assia m'entraîne, tout en parlant, dans une longue marche forcée vers la forêt. Elle m'épate par son aplomb, et l'énorme décalage par rapport aux autres jeunes filles. Elle n'est pas voilée, bien au contraire, et ça ne lui pose, me dit-elle, aucun problème ! Je la trouve presque impudique au milieu de ses copines... Elle envie beaucoup la liberté de mœurs que nous avons en France. Nous en discutons librement et... nous arrivons en retard pour le 2^e cours ! Il ne faudra pas le dire à Tania...

* la Khaïma est la tente traditionnelle Maure. De plan carré, à 2 mats centraux, elle était brune car tissée en laine de mouton noir et poil de chameau. Elle est à présent faite de toile blanche, brodée de décors bleus.

* C.C.I. Cyclo-Camping-International.

* Un Hartani= des Harratines. Serviteur noir affranchi. L'esclavage a été aboli 3 fois en Mauritanie...

Je traverse seul le kebbé de Rosso ! Drôle de zone où se côtoient cabanes, maisons de tôle, troupeaux à la quête de nourriture, tas d'immondices, tentes en loques, écoles coraniques en plein air, épaves de véhicules, borbiers où pataugent chèvres et enfants nus, clôtures réalisées avec les matériaux les plus hétéroclites, allant jusqu'au châssis de camion. Cela tient de la caverne d'Ali Baba et de la tour de Babel...

Un tambour joue, des enfants chantent, le vent d'est balaye une abondante poussière. Je suis très impressionné, relativement tranquille, mais pas au point d'oser faire beaucoup de photos.

Quelques gosses viennent discuter, certains s'approchent avec méfiance de ce Nasrani*, personnage si rare dans ces parages. Ils prennent peur dès que je fais un mouvement brusque !...

Une belle femme noire m'entreprend... Chômeuse, divorcée, mère de famille, elle cherche à se marier. Elle est désolée de mon refus et poursuit son chemin avec le sourire ! Mes pas me conduisent au marché. J'y fais quelques emplettes et cherche les véhicules allant à Keur Massène. Il y a une foule bigarrée, de très nombreux étalages au sol ou sur des planches, offrant de tout. La production maraîchère, des parfums et bijoux de pacotille, des cordes, des bassines émaillées.

Parmi les jeunes qui tentent de tirer quelques Ouguiyas d'un Nasrani de passage, Mélaïnin me semble plutôt gentil et débrouillard. Je le choisis comme guide et il me conduit au "garage Keur Massène". Je réserve ma place pour l'après midi. C'est 200 UM dans la benne et 400 dans la cabine ; le vent de sable étant violent, j'opte pour le confort... Le ticket est un simple bout de papier, sur lequel sont notés un numéro d'ordre, le prix et la monnaie à rendre éventuellement.

Puis nous allons voir le bac. C'est un point névralgique, poste frontière avec le Sénégal, le trafic y est permanent. Le bac "Trarza" traverse camions internationaux, voitures locales ou bien 4x4 de touristes baroudeurs. Mais aussi des piétons, marchands avec leur barda, bergers avec leurs troupeaux... D'autres traversent en pirogue à rame ou à moteur ; les douaniers tentent de contrôler tout ce va et vient ; les petits marchands essayent de vendre quelques brioches, de la menthe, de l'eau ou bien des pacotilles à ces nouveaux venus.

Mon petit guide Mélaïnin est interpellé par un douanier qui l'envoie faire ses courses... Je n'ai même pas eu le temps de lui donner son pour-boire et de lui dire au revoir ! Je retourne au marché, flâner devant les étals puisqu'on me laisse relativement tranquille. Le vent de sable souffle de plus en plus, et je choisis de préférence les rues perpendiculaires à sa direction. Deux hommes viennent me demander si je fais le dentiste...?...?... Je leur fait répéter leur question tant je suis surpris. En voyage on me demande souvent de l'aspirine, de quoi soigner des maux de ventre ou des maladies de peau, voire des lombalgies, mais les dents, c'est la première fois.

Le transport inter-urbain est la charrette tirée par un petit cheval, le tarif est de 20 UM la course. Les charrettes sont décorées avec art et originalité, elles portent des noms évocateurs : Artiste, I Love You, Yamaha, Cultivateur Toyota, et même АДНОН !... Après avoir tenté quelques photos, je cède devant le sable qui s'infiltre dans mon appareil. En rentrant chez mes hôtes, je rencontre Mélaïnin, tout souriant, content de me retrouver ; il connaît Assia... Mais qui ne connaît pas Assia ?

À 15 heures je suis au rendez-vous du Toyota qui commence à charger sa marchandise. Riz, gaz, samsonites*, cartons et ustensiles divers. Assia et une amie attendent avec moi. Elles se moquent des gens qui passent, taquinent une grand-mère venue vendre des jujubes en sachets, jaugent les garçons... Le vent de sable a faibli, à 16 heures on embarque. Le chauffeur veut me faire monter derrière... Je lui montre mon ticket, il discute un peu, mais cède devant ma fermeté et me rend 200 UM. Puis il éclate de rire et me donne une tape sur l'épaule ! 16h45, on tasse 13 passagers dans la benne. 16h20, on part, 16h22, on s'arrête pour faire le plein de carburant. 16h30, contrôle de Gendarmerie, et on prend un 14^e passager.

On suit la digue le long du fleuve, puis de vagues pistes à travers les cultures. Bientôt il n'y a plus d'habitations. Poussières et secousses me laissent tout de même admirer les grands cocotiers isolés, et de nombreux oiseaux : Hérons, grues et milans. Le chargement s'est tassé ; après ma 3^e tentative, mon aouli* tient au vent. La camionnette s'allège à chaque village traversé. La seule femme du convoi est bavarde et marrante, elle m'interpelle, me demande un cadeau en précisant qu'elle est le Maire de Keur Massène... Je la mets à l'épreuve en lui posant quelques questions sur le jumelage, et tout le monde rit du piège que je lui tends ! 18h30, le soleil se couche lorsqu'on me dépose devant la maison du vrai Maire.

Banda revient de visiter ses cultures avec deux compagnons, Ils parlent de moissonneuse, et de la campagne électorale. La pièce s'assombrit minute après minute, je me sens assez isolé. D'autant plus qu'on me laisse seul pour manger un succulent riz-poisson.

* Nasrani : Nazaréen = Catholique = infidèle.

* Samsonite : nom commun pour toute valise en plastique, fermant à clé.

* Aouli : Chèche, voile léger dont les hommes s'entourent la tête pour se protéger du soleil et du sable.

Keur Massène est situé au bord d'un marigot, près du fleuve. La nuit tombée, tout le monde se retrouve dehors. Je fais de même. Deux fillettes, sur la terrasse, ne parlent pas du tout Français ; je réunis mes pâles souvenirs de Wolof appris il y a 4 ans, ça les fait rire ! Arrivent deux grands frères, Sidi et Cheikh qui parlent très bien, la conversation va mieux. D'un coup, les enfants s'éclipsent comme une volée de moineaux... Il y a le Château des oliviers à la télé ! Je pars faire une promenade digestive dans les sables, le long du marigot, au milieu des troupeaux de vaches qui ruminent et des crapauds dont j'interromps la sérénade. Mes pas me conduisent vers le poste de télé, installé dehors. Il y a foule autour ; j'ai l'impression de voir Canal + sans décodeur et en noir et blanc ! La retransmission est en Français, tout le monde discute, mon intrusion avive les commentaires des femmes.

Le Dimanche est un jour comme les autres ici. Je découvre à la prière du matin que j'ai eu un compagnon de chambre. Dans la cour, un veau en laisse, des pigeons, chats, chevreux et vaches. Les enfants s'agitent, balayage, alimentation des animaux, et le départ pour l'école. Ils sont beaucoup moins bavards que le soir !

Sur la terrasse, deux femmes trient le riz ; elles enlèvent patiemment les graines indésirables, aidées un moment par une fillette de 2 ans. Un ou deux morceaux de pain font office de petit déjeuner. Les jeunes enfants le trempent dans une écuelle de lait. Le thé circule ; la distribution se fait selon une hiérarchie qui m'échappe, mais j'ai très souvent le premier verre.

Camara, responsable de l'hydraulique de Keur Massène me fait visiter l'ensemble de l'installation financée par Vert-Saint-Denis. Un aérogénérateur fournit l'électricité pour les pompes qui alimentent des bassins de décantation. L'eau est ensuite montée dans un château d'eau puis redistribuée à 5 bornes tenues par des fontainiers. La main d'œuvre a été fournie par la population. L'installation est toute récente et les gens n'ont pas tous abandonné le puisage de l'eau au marigot. L'eau du robinet est payante, 1 um le litre.

L'eau pure a apporté une nette diminution des diarrhées, me confirme le médecin du dispensaire, mais le paludisme tend à progresser à cause du barrage de Diama. Le dispensaire est bien organisé et la population s'y presse.

Tout près, au bord du marigot, la coopérative maraîchère tenue par les femmes permet de fournir les légumes nécessaires au village : Choux, haricots verts et secs, oignons, aubergines, navets ou carottes. Les surplus sont vendus au petit marché local, ou bien à Rosso. Malheureusement, les criquets viennent de tout ravager, et, à part quelques planches préservées par des filets, tout est à refaire. Dans quelques semaines, les bergers venus du nord, poussés par la sécheresse, arriveront avec leurs chameaux. Il sera bien difficile de protéger les potagers contre ces nouveaux prédateurs !

Les femmes et quelques fillettes repiquent et arrosent. Elles sont vêtues de boubou ou de melhefe* aux couleurs variées. Cette tenue est surprenante pour pratiquer une telle activité !

Une autre coopérative féminine réalise des nattes de paille ; un couturier officie avec sa vieille Singer à pédale. La machine à coudre est un "signe extérieur de richesse". Dans les boutiques exiguës, on trouve de tout... un peu... Dehors, sur un chiffon ou dans une bassine émaillée, des femmes vendent le poisson frais ou séché ; des petits boulots se font ça et là, affûtage des couteaux, ressemelages des chaussures, mécanique automobile. Un gros tracteur presque neuf est en panne, faute de pièces pour l'entretenir. Il devait permettre de désensabler les ruelles du village.

Je vais remplir mes gourdes à une borne fontaine. Arpenter le village en plein soleil donne soif... Femmes et fillettes viennent remplir des bassines de toutes tailles. Je les aide à les recharger sur leur tête, mais elles s'en sortent parfois mieux sans moi...

À ce moment c'est la sortie de l'école, le village s'emplit de cris d'enfants. On m'entoure pour me réclamer "une pause", je photographie avec plaisir ce groupe rieur. Leur instituteur intrigué vient vers moi. Comme Yelly est aussi le bibliothécaire de Keur Massène, il me fait part de ses problèmes, il a toujours besoin de livres et de petit matériel Il m'invite à venir assister à un cours. Celui-ci a lieu en Wolof, dans une classe expérimentale, c'est la langue maternelle de tous les enfants du village ; ils apprendront le Français et l'Arabe après.

Dans la cour, chez Banda, alors que je m'installe sur le sable pour me reposer, les femmes me sortent une natte ! Les enfants de la famille puis du voisinage viennent, 2, 8, 15, autour de moi, sur mes genoux, les plus petits me triturant les doigts de pied, me pinçant la peau et rigolant de toutes leurs dents blanches ! Avec les plus grands, on échange des mots en Wolof et en Français ; on chante aussi...

J'offre un pin's de Sénart à une femme, elle m'en réclame un deuxième... parcequ'elle a deux oreilles, me dit-elle !... J'admire ce superbe détournement d'objet !

.....Fin de la première semaine.....

* Melhefe (ou melhafa) : voile ample et léger dont s'habillent les femmes Maures.

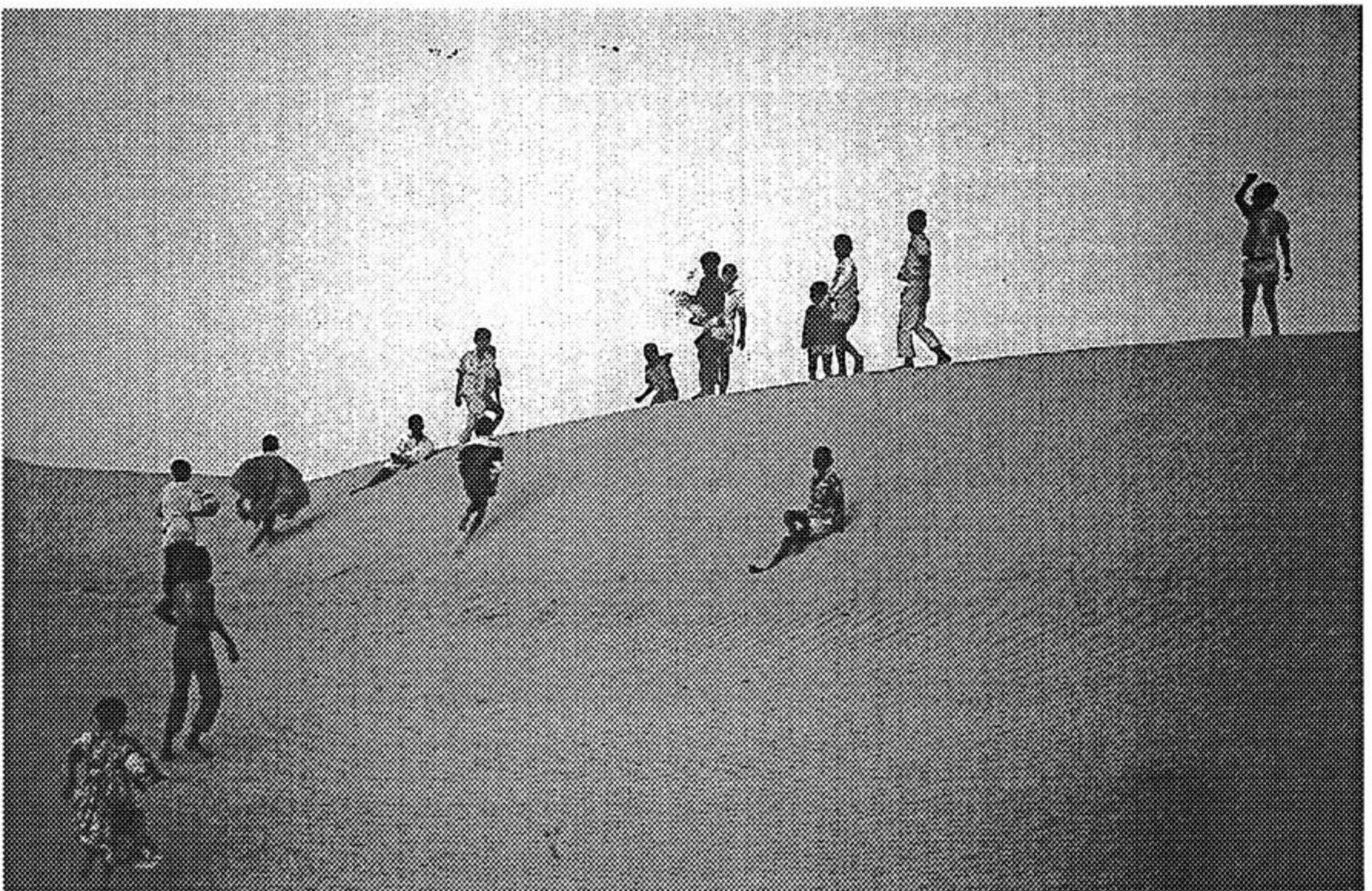
الْمَسَافِرُ بُوتِلِمِيتْ إِنْ شَاءَ اللَّهُ

Dès que l'oasis, ses maisons, sa vie facile et confortable auront disparu à l'horizon, ce sera de nouveau la vie sauvage, élémentaire, brutale et dépouillée à souhait, mais il faut le reconnaître, parfaitement salubre. Toujours agréable, non ; saine, oui, et pleine d'enseignements pour des "civilisés" ayant fini par confondre l'accessoire et l'essentiel, et par encombrer leur existence d'une foule d'éléments artificiels, de besoins factices, de malsaines inutilités qu'ils considèrent naïvement comme "l'indispensable". L'indispensable, le vrai, ne pèse pas lourd...

Théodore Monod. Méharées.

Ana
 moussafirou
 ila
 Boutilimit
 Inch'Allah !

Je
 vais
 à
 Boutilimit
 si Dieu le veut !



Apparition fantastique, au coucher du soleil, dans les dunes de Mederdra

Ce matin, réveil à 6 heures car Banda va à Rosso pour ses affaires ; il m'emmène. Sa Mercédès a un peu de mal à démarrer. Le froid ?... Nous sommes 8 dedans, dont un bébé. On passe par la digue du Fleuve, nous ne voyons que quelques campements isolés au milieu des rizières et des marigots, vastes étendues plates, peuplées de hérons, grues et aigrettes, chevaliers, cormorans, martins-pêcheurs et grands pélicans blancs.

Nous quittons la digue pour conduire 3 passagers qui vont au Sénégal en passant en pirogue. Un militaire veut les contrôler car beaucoup de riverains traversent illégalement. Un 2^e militaire, peut-être de la même tribu que Banda, intervient. Les choses s'arrangent, mais les passagers iront à pied jusqu'au fleuve...

Je suis de retour à Rosso. Le coffre de la Mercédès n'est pas du tout étanche, mes bagages sont couverts de poussière. Je suis dans un état lamentable au bout de 8 jours ! Je passe à la poste tenter de téléphoner. Las, le cable est coupé. Je pars à la recherche du "garage Méderdra". Au marché, je retrouve le petit Mélaïnin qui me guide à nouveau. Après avoir réservé ma place dans un Toyota pour cet après midi, je visite la médina. Les professions sont groupées, il y a plusieurs coiffeurs côte-à-côte, puis plusieurs calligraphes "traitement de texte"... les cordonniers, les tisserands, les couturiers, puis les ferblantiers, étameurs, forgerons et bijoutiers... Plus loin, l'alimentation. Un souk sympathique.

Après nous être restaurés, nous retournons regarder le spectacle du bac. J'aime beaucoup cet endroit ; assis sur le haut de la berge, j'observe le trafic entre les deux pays, qui fut interrompu pendant quelques années suite au "graves incidents" de 1989 et 1990. Un adjudant de gendarmerie me recommande auprès de son confrère de Méderdra. J'apprends que 2 cyclocampeurs sont en Mauritanie, descendant de France ; cela ravive mes regrets d'être à pied.

Un douanier expulse Mélaïnin du périmètre du bac, peut-être parce qu'il y pratiquait la location de son vélo...? Un de ses copains me conduit au souk, où les parents de Mélaïnin tiennent boutique. Je fais connaissance avec toute la famille Ahmed Salem, au milieu de vêtements de femmes et d'enfants. Ils m'accueillent avec grande gentillesse et la curiosité de découvrir ce Nasrani dont leur fils parlait depuis 3 jours ! Feïrouz et Houda, ses deux petites sœurs, sont de superbes sauvageonnes, curieuses mais timides. Je passe les heures chaudes dans le petit réduit de 2 mètres sur 4, à discuter en buvant le thé. À 15 heures, je dois partir pour prendre le 4x4 de Méderdra. On se reverra dans deux jours, Inch'Allah !

Mélaïnin me tient compagnie pendant l'attente. Je prends place dans un "bâché" sur une banquette contre la vitre avant que le véhicule ne soit plein. Les premiers kilomètres sur le goudron éveillent une profonde inquiétude ; le moteur fait un drôle de bruit. Si on passe dans le sable avec "ça", c'est que je peux passer à vélo !

Halte imprévue, parce que le chauffeur a aperçu un copain. Dans le dernier village avant de quitter le goudron, les petits marchands nous assaillent. Chacun fait le plein de beignets, arachides, pain ou menthe, pour consommer en route ou pour offrir à l'arrivée.

Au début de la piste, je suis ébloui par la beauté du paysage ! Subitement je pense à la Normandie tant il y a d'herbe, d'arbres et de vaches... En réalité, c'est le contraste avec les jours précédents qui me fait faire ce rapprochement, parce que la végétation ressemble plutôt... à la garigue Provençale au mois d'Août.

La piste sablonneuse se faufile entre de grandes dunes de sable blanc ou ocre ; ça secoue beaucoup mais on avance. Il y a même des passagers qui dorment ! Je vois mon premier grand troupeau de chameaux*, et puis cette apparition énigmatique : Trois filles superbes dans leurs voilages aux couleurs chatoyantes, d'où viennent elles, où vont elles ? Il n'y a rien d'autre que des dunes à l'horizon... Mystère...

Le 4x4 se vide et se remplit au gré des hameaux. En claquant ma portière, la vitre se décroche et me tombe sur les genoux ! Tous les enfants qui accourent à chaque véhicule rigolent de bon cœur de mon aventure... Je suis un peu gêné. Un des enfants joue avec ce jouet typiquement Africain : Un véhicule réalisé en fer à béton et boîtes de conserve, et piloté par une longue tige de fer. C'est simple, ingénieux et inusable. Et ça amuse tout le monde. J'en verrai par la suite toutes sortes de variantes : moto, semi-remorque, buggy, avec plus ou moins de fantaisie...

À l'approche de Mederdra, les dunes se font plus présentes. Joli spectacle pour mes yeux ; gros problème pour les habitants... En arrivant au village, je demande à un de mes compagnons de route où se trouve la Gendarmerie. Il m'y conduit tout en m'aidant à porter mes bagages. Nous rencontrons le commandant du poste, qui me confie, par un de ces tours de passe-passe qui m'échappent, à Moussa, le responsable de la Sonelec* de Mederdra.

La ville jumelée avec Lieusaint est l'ancienne capitale du Trarza, et le premier cercle occupé par les Français il y a 40 ans. Elle en a gardé un château d'eau et l'adduction dans chaque maison ! Mais pas l'électricité.

* Les chameaux, djemel en Arabe, sont plus précisément des dromadaires.

* Sonelec : Société nationale d'eau et d'électricité.

La nuit est tombée ; Moussa donne des cours de Français à sa nièce et son petit frère. Il se sert d'un livre qui date de 1950... et aimerait bien d'autres ouvrages. J'admire son dévouement. En outre, il est photographe amateur, il a un petit labo pour développer et tirer le noir et blanc. Il fait fonction de reporter, et réalise les photos d'identité indispensables pour les papiers officiels. Je me demande comment il peut conserver les bains en été ?

Moussa est originaire de Birette, à l'extrémité sud-ouest du pays, au bord du fleuve, dans le Parc National de Diaouling. Très attaché à son village, il cherche un jumelage afin de développer un tourisme "doux". Je pense que le Parc de Camargue conviendrait bien. Il a tout à fait conscience qu'il faut que le village reste maître de son développement s'il ne veut pas être une victime.

Est-ce la fatigue des transports, ou bien un aliment douteux ? mais ce matin je suis contraint de prendre 2 immodium et 2 ercéfuryl... J'avale néanmoins un copieux petit-déjeuner. En plus du thé, un verre de lait chaud et du zrig au pain de singe ! Moussa me conduit chez le Maire-sortant, qui me fait visiter sa ville.

PMI, dispensaire encore trop peu équipés, écoles et maisons ensablées. Je tente de comprendre comment le sable peut venir s'accumuler sur les hauteurs de la ville, alors que les parties basses sont relativement épargnées ? Ce curieux fluide réagit à l'inverse de l'eau ou de la neige. Il y a 20 ans, Mederdra était entourée d'une forêt épaisse, dans laquelle les animaux et les enfants n'osaient pas pénétrer tant elle était sombre ! Exagération ? Je ne le pense pas. Au point le plus haut, les ruines du fort et de la prison construits par les Français pour incarcérer les chefs des tribus "rebelles".

Laissé seul, les enfants m'entourent, pas méchants pour deux sous, simplement curieux. Le meilleur en Français mène la conversation. Mais les gendarmes les font fuir... pour m'inviter à boire le thé. Ces visites sont l'occasion d'innombrables salutations, et parfois je commets des impairs. Quelques vieux, et la quasi totalité des femmes ne serrent pas la main en disant bonjour, certains même se cachent le visage... mais aussi rigolent de mes maladresses.

À midi, après le tiéboudiène, les hommes se lancent dans une longue partie de belote ; les femmes et les enfants mangent dans une pièce à côté où ma présence ne semble pas autorisée. Après la sieste obligatoire pendant les heures les plus chaudes, je contreviens aux usages locaux en lavant moi même mon maillot et mon aouli... Puis je vais rendre visite aux artisans forgerons. Leur travail est admirable ; j'apprécie, en tant que graveur, le travail du métal, la ciselure, les incrustations réalisées avec si peu de moyens, mais beaucoup de temps. Leurs plus spectaculaires réalisations sont des coffres en bois couverts de ferrures décoratives, malheureusement bien trop encombrants pour mes bagages. Je me contente d'un couteau.

En fin d'après-midi, je demande à Moussa de m'accompagner dans les dunes, pour le coucher du soleil. Nous escaladons de belles dunes oranges, le vent leur donne des formes souples, étrangement belles. Des débris insolites s'engloutissent et ressurgissent au gré des vents. Trois ânes nous épient... Tout d'un coup, 10, 20, 30 enfants surgissent à la crête d'une grande dune, jouant, criant, faisant des pirouettes dans le sable, m'offrant le plus somptueux des spectacles dans le soleil couchant !

De retour à Mederdra, je visite le périmètre maraîcher très bien tenu, que les femmes ont réussi à préserver de la voracité des criquets en faisant du feu et du bruit jour et nuit. Tout à côté, il y a la station de pompage dirigée par Moussa. Il est très fier car il n'a eu aucune panne depuis 3 ans qu'il en a la charge. Puis nous allons réserver une place dans un véhicule, pour mon retour à Rosso demain...

Dans le petit matin, les enfants toujours somnolents se préparent pour l'école. Ils ont très froid... Il fait très froid ! Mon départ a lieu à 7h30. Nous sommes au moins 20 dans le 4x4, dont 3 ou 4 bébés. Le voyage cahotique commence. Il fait seulement 14°, et tout le monde est frigorifié, faiblement protégés par le boubou ou le melhefe. Je déballe mon sac de couchage sous lequel 5 ou 6 femmes et enfants s'enfouissent. Je tente de prendre des photos lorsque le véhicule ralentit, mais, s'il ralentit, c'est parce que ça va secouer plus que la normale... Campement après campement, on poursuit le chargement. J'arrête de compter à 27 passagers ! On finit debout, et je sens bien le morceau de fer forgé qui me laboure le dos...

J'apprécie lorsqu'on retrouve le goudron, mais, avec la vitesse retrouvée, le froid congèle un peu plus mes compagnons d'infortune. À l'approche de la ville, le chauffeur quitte brusquement le goudron : Il s'agit d'éviter les contrôles de police car on est en surcharge, sans carte grise, ni vignette, ni assurance.....

On traverse une zone aride, puis le kebbe de Rosso, avant de retrouver le centre ville pour la troisième fois. Melaïnin m'attend depuis 8h du matin ! Sacré même. Il est ravi de me voir, joie partagée. Je laisse mes bagages dans la petite boutique familiale, et pars faire des achats. Melaïnin m'explique que je vais payer plus cher, et qu'il vaut mieux que je lui confie mon porte-monnaie pour qu'il achète à ma place !... Vous imaginez la situation ? Le gosse a mon argent et les parents ont mes bagages... Est-ce bien prudent ?

Eh bien oui. Melaïnin a négocié au meilleur prix tous mes achats, en me rendant compte, après chacun, de son coût et de la monnaie restante... Quelle leçon d'honnêteté !

Comme je lui ai fait acheter des enveloppes pour qu'il m'écrive, nous allons à la poste acheter des timbres. Ils n'ont à me vendre que de quoi oblitérer 2 enveloppes ! Par contre, le téléphone est rétabli. À la fin de mon 10^e jour de voyage, je peux téléphoner à Savigny... Cinq minutes pour 2546 um ! Une semaine du salaire d'un fonctionnaire Mauritanien, une fortune pour la majorité des gens. Melaïnin croit que le préposé me vole !

Le téléphone et même le courrier ne sont pas du tout entrés dans les habitudes Mauritanienues, même dans les grandes villes. Et je pense pouvoir affirmer que la poste de Rosso a beaucoup moins de travail que le plus petit bureau de poste Français. Par contre, la convivialité y règne. Le reste de la journée se passe dans la petite boutique de tissus, qui se remplit. Cousins, frères, oncles ou voisins, nous sommes bientôt 10 à partager le thé. Je fais partie des amis de la famille. Melaïnin m'offre un bel étui de cuir pour le couteau que je me suis acheté à Mederdra. En retour, je lui donne le pin's du Melun-Sénart-Cyclo.

Une jeune femme Poular vient proposer des pièces de tissus teints de toutes les couleurs ; elle est superbe, la peau d'ébène au grain de soie, tout de noir vêtue d'un léger melhefe translucide. L'effet en contrejour est... charmant ! Je continue mes découvertes : Le tabac se vend dans de tout petits sachets de cellophane, qui ressemblent à des petits boudins ; les m'buk - des jujubes - sont des friandises bon marché pour les enfants ; la chiqwa est une petite outre en peau de chèvre qui sert à faire le beurre ; le debouss est une canne à l'âme de fer, gainée de cuir, très utile pour les bagares de rue !...

Melaïnin connaît maintenant tous mes bagages. Il examine ma lampe frontale, la pharmacie, surtout l'aspi-venin, la boussole ; même mon carnet de notes, y compris mes comptes, n'ont plus de secrets pour lui ! Il a d'ailleurs toujours mon porte-monnaie sur lui. Melaïnin possède deux petits vélos fort usagés, bricolés, soudés, il se déplace souvent avec l'un d'eux et les loue aux enfants pour 20 um "le tour", c'est à dire tout au plus dix minutes autour du quartier ! Son petit commerce semble plutôt florissant.

On prend la charrette Toyota pour aller au garage Boghe et au garage Rkiz. Dans les deux cas les renseignements sont vagues ; il y aura peut être un véhicule demain, ou dans deux ou trois jours...

Des gosses font la quête pour acheter de l'huile de vidange... afin de badigeonner le haut des murs de leur école. Il s'agit d'éviter que quiconque puisse faire le mur ! De jeunes enfants guident un grand-parent aveugle pour mendier ; il est d'usage de donner une pièce. Pourtant, je verrai Melaïnin chasser un mendiant en le menaçant d'un couteau...

Je quitte la famille Ahmed Salem, qui tente de me retenir, pour retrouver la famille Kamara que j'ai laissé sans nouvelles depuis quatre jours. Joie des retrouvailles ! Les enfants m'ont adopté, Assia, bien sûr, mais aussi Bakari et Aly, qui m'appellent Tonton Jean-Luc ! Je découvre avec surprise que les "tubes" à la mode sont : Casimir, et Captain flam... Je crois rajeunir de 15 ans. Mais Assia écoute aussi du rap et du reggae.

À l'approche du réveillon du jour de l'an, Assia se prépare à aller danser. Elle confectionne sa robe de soirée, et me questionne sur la liberté qu'ont les enfants de France. Elle se sent "coincée" ici, pourtant elle est très favorisée par rapport à ses amies. Je lui donne mon point de vue sur la libéralisation des mœurs, le bon et le mauvais usage que l'on peut en faire, le respect que l'on doit avoir de soi-même. Elle en convient.

Jeudi 30 Décembre. Après une bonne nuit réparatrice, j'accompagne Aly à l'école. C'est toujours la cavalcade, mais je trouve amusant ce spectacle de centaines d'enfants convergeant presque en silence. Assia est (une fois de plus) en retard... Nous revenons ensemble. Elle et Tania insistent pour que je revienne manger à midi, avant mon départ. Assia fait même du chantage et me confisque mon appareil photo. Je cède. Je retourne en ville en quête d'une confirmation pour un véhicule, je retrouve Melaïnin qui venait à ma rencontre et je refais une halte dans la petite boutique. J'y ai pris mes habitudes et les commerçants voisins me connaissent. Je suis en admiration devant Feïrouz et Houda. Elles ont une mine superbe, des cheveux hirsutes de gitanes, les yeux noirs grands ouverts et le sourire fendu jusqu'aux deux oreilles !

J'assiste à une rixe entre deux jeunes livreurs de pain. Ils ont chacun une brouette, et l'un d'eux a dû empiéter sur le périmètre de l'autre ? La charge s'effectue brouette contre brouette, jusqu'à ce que le pain tombe dans le sable... On ramasse, on époussette, et on retourne à son commerce.

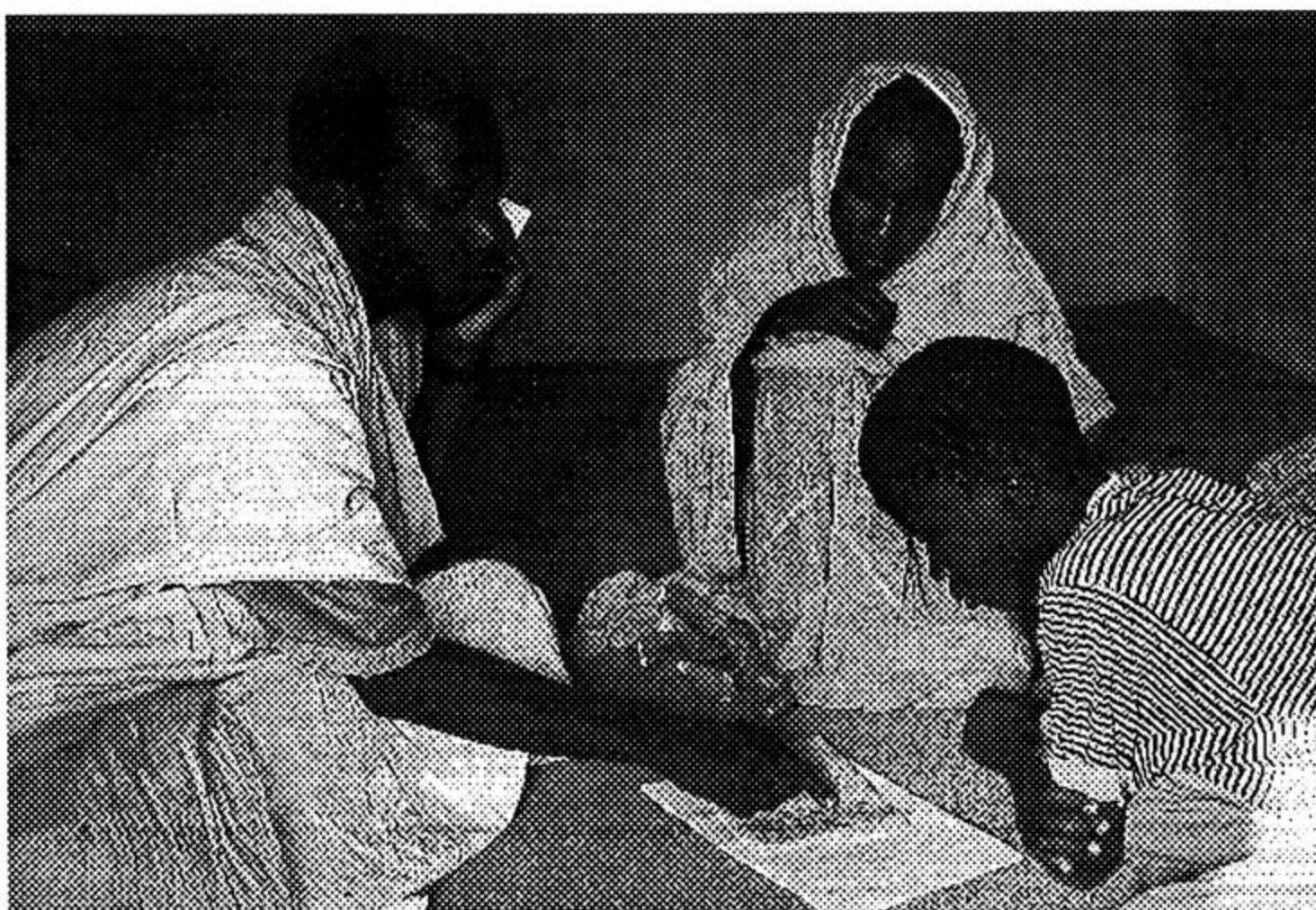
Au garage Boghe, pas de nouvelle du prochain véhicule en partance. Et pour Rkiz, ville jumelée avec Combs-la-Ville, je préfère abandonner. Avec la chaleur qui monte, le vent de sable se lève comme tous les jours passés ici, transformant le paysage en un fantôme jaune. J'ai appris à entièrement me voiler le visage dans mon aouli, afin de me protéger les yeux et les narines du sable qui s'infiltre et giffle. Tania fait appel au secrétaire de mairie, qui me conseille de prendre le goudron pour me rendre à Boghe, via NKT... Cela ne m'enchant pas mais je n'ai guère le choix. J'aurais préféré faire les 200 ou 300 km de piste le long du fleuve, alors que je vais faire 600 km de goudron, et surtout déflorer mon arrivée sur Boutilimit !

Arrivent chez Tania trois Russes accompagnés de deux Sénégalais Russophones. Assia et Bakari parlant aussi Russe... J'observe cette assemblée cosmopolite surprenante si loin de tout. Assia, exceptionnellement, s'est vêtue à la Mauritanienne ; cela me fait un drôle d'effet ; inconsciemment je l'assimilais à une Antillaise plutôt qu'à une Maure. Les Russes ont offert un sachet de madeleines à Aly qui ne connaît pas ça. Il est sceptique quand je lui dit que Madeleine est le prénom de ma mère ! Je lui chantonne la chanson de Jacques Brel...

Assia a une conversation "passionnante" avec Waha, une de ses amies Maure. Elle a manqué... le dernier épisode de Beaumanoir !... Elles discutent aussi de certaines filles de familles riches à qui on a offert une ou deux voitures... Puis la conversation glisse sur le bal du réveillon. Cette tradition occidentale tente de s'implanter en ville, mais les jeunes filles Maures n'ont pas l'autorisation de leur père, et obéissent fidèlement.



Tatiana, Bakari, Assia et Aly
m'adoptent immédiatement.



Moussa se transforme, le soir, en professeur de Français.

Bâtti compte aller danser à NKT chez des amies. Elle a, pour l'occasion, une paire de chaussures à talons hauts... Je lui demande de marcher avec, pour voir... Je sais par avance que je vais éclater de rire. Gagné !... Dans la chambre des enfants, il y a des affiches aux murs, chanteurs, vedettes de cinéma (Jean-Claude Vandamme, l'Idole de Assia), et surtout une affiche médicale expliquant comment éviter d'avoir des vers intestinaux. Les petits dessins sont hilarants pour moi...

La soirée se passe à des jeux de petits chevaux très animés et joyeux. J'entendrai longtemps les rires de Bâtti, Assia, Aly et Boubou à chaque souvenir d'une bonne ou mauvaise aventure survenue à l'un d'eux. À l'applaudimètre, c'est la mésaventure survenue à Bakari, lorsqu'il s'est renversé un bol de cacao bouillant sur....., qui obtient la palme d'or ! Pauvre Bakari, moi je ne trouve pas ça drôle... mais j'ai bien ri quand même !

Parmi mes découvertes, il y a des particularités de prononciations qui ne sont pas expliquées dans les livres : On dit oui par un claquement sec de la langue sur le palais, bouche fermée... et on désapprouve par un chuintement accompagné d'une mimique de dégoût explicite. Mais ce me semble réservé au pays Poulaar.

31 Décembre. Je n'arrive pas à penser que c'est le dernier jour de l'année, si loin de tout, si loin de l'hiver. Ce matin je pars "pour de vrai". Melaïnin vient me chercher. Il attend silencieusement, timide, assis dans un coin, que je finisse mes préparatifs. Adieux tristes ; je sais que je ne reverrai pas de si tôt ces deux familles charmantes, avec qui j'ai partagé des moments de douceur et de complicité. C'est l'éternel problème du voyageur qui laisse un peu de lui même partout où il passe. Mais je m'enrichis à chaque fois de souvenirs rares. Assia, qui voudrait que je reste, me jette des sorts ! Pour garder un lien, elle va tenter une correspondance avec mon cadet Olivier. Je lui souhaite bonne chance !...

Bâtti a décidé de partir avec moi à NKT. Nous prenons une charrette pour aller à la gare routière. Là, on s'entasse dans un petit car Mercedes déjà bien rempli, mais nous sommes assis sur une banquette. Cela ressemble à du confort !

Melaïnin nous rejoint. Il a la mine encore plus déconfite que tout à l'heure, et je comprend pourquoi lorsque le courage lui prend de me demander un "petit cadeau" pour sa mère... Mon malaise est grand, je pense que j'ai encore beaucoup à apprendre sur le savoir vivre local...

11 heures, le car chauffe au soleil. Il est plein, mais le chef de bord a décidé de mettre 4 personnes là où il y en a 3... Les petits marchands proposent beignets, pain, arachides*, bouteilles d'eau ou de sirop. Gare à celui qui part sans provisions !

Midi. Le "gugus" du car essaye toujours de tasser ; des gens râlent ; les petits enfants payent le même prix que les adultes, et ils sont déjà sur les genoux de leur mère. Comme il voudrait me tasser un peu plus contre ces femmes, je "pique un coup de gueule". Le malaise qui me travaillait depuis une heure se déverse sur lui, il est estomaqué et sort du car !

On fait un premier faux départ pour aller prendre le carburant ; le chauffeur a des difficultés avec les vitesses, il s'empêtre dans son boubou et les femmes se moquent de lui. L'arrêt au poste de police s'éternise car un voyageur n'est pas en règle. On repart sans lui. La température est de 35° dans le car, une fillette commence à vomir. Les gens tendent des voilages contre les vitres. La vitesse est de 50 kmh, on devrait... on pourrait arriver à NKT vers 16h.30. Trente minutes d'arrêt à Tiguint, le chauffeur va boir le thé. Chacun se ravitaille, se dégourdit les jambes. Les criquets pèlerins sont encore là, nombreux. Nos amis n'ont pas de chance !

15 heures, voilà que la boîte de vitesses fait des siennes pour redémarrer. La 4^e ne passe plus. Après quelques tentatives hoquetantes, on continue à 30 à l'heure, cela nous promet une arrivée à la nuit. En attendant, la température monte. Sont-ce les mauvais sorts d'Assia ?

17 heures. Chacun à son tour essaye de se lever pour se détendre les jambes et se décongestionner les fesses... Il y a fort heureusement quelques arrêts pipi qui permettent de s'aérer un peu. La vitesse tombe à 20 kmh... Les enfants résistent bien à cette épreuve et ne râlent pas.. Pour passer le temps, j'initie Bâtti aux jeux du morpion, des petits carrés et du pendu... Il n'y a quasiment plus d'eau dans les récipients embarqués. Les mômes ont soif... Je pense que j'aurais été mieux à vélo, malgré les criquets et le vent de sable. Le ciel est totalement jaune, le soleil blanc traverse à peine.

19 heures, arrêt pipi et prière, étonnant spectacle au bord de la route. La nuit tombe, sinistre. Les enfants mangent tant bien que mal, les plus petits têtent le sein de leur mère et s'endorment. Un homme chante, la Illah il Allah, monotone, monocorde et envoûtant. Le chauffeur, qui manifestement ne connaît pas ce car, essaye tous les boutons afin d'allumer les lumières intérieures et extérieures. Puis c'est la pénible série des contrôles de police et de gendarmerie à l'approche de la capitale. Un, deux, trois, quatre... Les femmes préparent les bébés et se les ficèlent dans le dos avec une maîtrise qui m'émerveille. On retrouve la circulation des taxis-co, on fait plusieurs haltes pour déposer des "banlieusards"...

* Arachides : ce que nous appelons cacahuètes.

21 h 30, Nouakchott. Ouf ! Stop et fin. 9 heures pour 205 km, Qui dit mieux ? Il n'y a pas d'hôtel près de l'aéroport, je dois me rendre au centre ville. Taxi ! Je ne veux pas me payer le Marhaba, je me contente de l'hôtel que me conseille le chauffeur et qui se révèle être un bouge crasseux à 1000 um. Je pense que, vu l'état de ma chambre et des sanitaires, c'est encore 10 fois trop cher ! Tout est sordide, délabré, sale ; pas d'eau au lavabo de ma chambre ni aux WC de l'étage... Quand à l'unique douche au rez-de-chaussée... je préfère garder ma crasse et ma sueur de la journée ! Je me contente de remplir mes bidons d'une eau que je ferai bouillir. Je pense à Bernadette et à ses conseils d'hygiène. C'est vrai, je prends ma nivaquine + paludrine, et je mets du micropur dans l'eau de mes bidons. Pour le reste, je m'en remets à la chance, je vis à la Mauritanienne, donc dangereusement pour un Nasrani !

23 heures, heure locale, minuit à Savigny-le-Temple, tout comme à Comarnic... Pour ce réveillon de fin d'année, j'avais rêvé d'être dans les dunes, j'avais demandé à mes amis de regarder les étoiles en même temps que moi... Heureusement, j'ai un cadeau que Lucienne et Jean Peltier m'ont donné avant de partir. C'est une gentille carte de vœux avec un sapin en relief et un petit flacon d'eau de Savigny, qu'ils me demandent de remplacer par du sable du désert !

J'ai allumé deux bougies pour égayer ma chambre ; en guise de repas de réveillon, je me contente d'une poignée d'arachides, d'un grany et d'un nescafé... Mais rassurez-vous, aucun problème pour le moral ! Malgré les murs, je pense pendant quelques minutes à tous mes amis rencontrés pendant mes voyages. Slovaques et Roumains, Suédois et Belges, Sénégalais et Allemands, et mes récents amis Mauritanien.

1^{er} Janvier, un jour comme les autres ici. Je quitte l'hôtel avant 7 heures du matin, à pied, encombré de mes bagages. Quelques véhicules circulent tous feux éteints et grillent allègrement les rares feux tricolores en fonctionnement. Je hèle un taxi-co et trouve sans problème le garage Kaédi. 1200 um pour aller à Bababe, j'apprécie le ticket que me rédige le chef de garage... Je me cale le ventre d'un copieux "pain-beurre". Le chargement du mini-car s'effectue lentement, le transporteur hèle les clients. Les vendeurs de bimbelerie promènent leurs petits étalages, allant du "kleenex" à la lampe de poche, en passant par la lame de rasoir à l'unité ou le chapelet. Des marchands de vêtements, 4 ou 5 robes à la main, des pommes en sachets provenant de France... 5 ou 6 "enfants de la rue" transis de froid, mendient et se guinzent dans un coin. Bien entendu, je suis le seul Nasrani dans cette foule. Je prends mes précautions, j'achète de l'eau, des biscuits et 5 pommes.

On annonce le départ pour 10h au plus tard ! et l'arrivée pour 16-17h... Je m'installe parmi les premiers, contre une fenêtre pour être sûr de n'avoir pas une fesse au bord de la banquette, d'avoir de l'air, et peut-être pouvoir faire des photos... Tout-à-coup, le car se vide, et tout le monde s'enfourne dans un car voisin, plus petit ! Panne ou pas assez de clients ? Il faut aussi transvaser les bagages sur la galerie, et, parmi eux, une chèvre et son chevreau. Je surveille que mes sacoches me suivent. Les petits commerçants continuent leurs petites affaires. Une pince à ongles, 4 beignets ; même le thé est servi à domicile, mais les 3 ou 4 verres servent pour tout le monde, sans trop de rinçage entre chaque clients (ça va Bernadette ?). On tasse, on tasse. Je dois aller chercher une masse pour écraser un bout de fer qui me rentre dans le dos.

Enfin c'est le départ à 11h, avec l'arrêt gaz-oil, et les arrêts police sur la route de l'espoir. Je réalise d'un coup que les policiers doivent avoir un très fort esprit d'observation pour reconnaître ces hommes et femmes voilés, sur des photos d'identité parfois très contrastées !

Les constructions s'espacent au bout de 10 km, les contrôles se succèdent, le bus roule relativement vite, et le sable pénètre relativement beaucoup à l'intérieur par les fenêtres cassées et les fentes importantes dans les tôles. Pour rendre un peu de rigidité au véhicule, une des deux portes arrières a été soudée à la carrosserie !...

On traverse des zones superbes, de grandes dunes jaunes d'or, ocre, ou blanches ondulantes. Le bulldozer travaille sans relâche à dégager la route, le goudron n'est pas très large, et est souvent bien envahi par le sable.

Le 3^e contrôle policier n'est rien que pour moi, ainsi que le 4^e... Même enroulé dans mon aouli, je me fais repérer lorsque le policier demande de montrer les papiers d'identité. Mon passeport tranche sur les cartes jaunes. La route, presque rectiligne, ondule en hauteur de façon importante pour franchir les cordons de dunes perpendiculaires. Le revêtement est très détérioré, et le véhicule zigzague pour éviter les principaux nids de poules. En haut d'une côte, un pneu au milieu de la route annonce un camion en panne ; le chauffeur est dans les dunes, il fait son thé.

Quelques kilomètres plus loin, c'est à nous de crever. La halte me permet de faire des photos, et, comme tout le monde, de pisser... mais toujours debout ! Chacun s'époussette, on est tous recouverts d'une belle pellicule de sable jaune. J'ai enfilé mon appareil photo dans un sac plastique pour limiter les dégâts.

Je prépare un petit mot pour Yakoub, un des maires-adjoints de Boutilimit, pour le cas où l'on ferait un arrêt, histoire de lui signaler que je vais bien... Le paysage défile, toujours le même, toujours varié. Couleurs des sables, formes des dunes, maigre végétation, sebkhas* et pâturages nourrissant des troupeaux de chameaux.

* Sebkha : Dépression de couleur blanche ou grise, entre deux dunes. Sèche ou humide selon la proximité de la nappe phréatique ou des pluies, le sol est à forte teneur en sel .

Parmi beaucoup de khaïmas blanches, ornées de belles broderies bleues, je vois une première khaïma brune, la vraie, tissée en laine de moutons noirs et poils de chameaux. Les tentes se présentent en élégants alignements respectueux de la hiérarchie de la tribu.

Il est presque 15h lorsque l'on s'arrête à Boutilimit* pour faire le plein de carburant ainsi qu'un arrêt au "restaurant-rapide". Une assiette de riz et le thé pour 100 um ; on en profite pour faire un brin de toilette et les prières. Le jeune que j'ai envoyé porter mon message à Yakoub revient bredouille, et me rend les 20 um que je lui avais donné en pour-boire !

On a parcouru 154 km en 3h40, il en reste 228... La journée va être dure encore. Après BT, le goudron est plus récent, donc en bien meilleur état. Ouf ! Le ciel est à présent couleur sable, tout est couleur sable, en harmonie dans cet univers hostile. Quelques khaïmas dans ce paysage lunaire, gris sous un ciel d'argent ; quelques dunes plus loin, le sable est brun, le ciel caramélisé... Magnifique !

En approchant d'Aleg, on retrouve des pâturages, des arbres et des grands troupeaux de vaches, de chèvres et de moutons noirs. Mais je ne vois pas le lac signalé sur mes cartes ! La route est à présent toute neuve, tellement neuve que l'on rattrape le chantier financé par la CEE. En approchant du fleuve, le terrain redevient plat, ce sont les terres de culture de décrue, le Chémama. Le véhicule fonce, on entend bien le moteur... On se croirait dans un Boeing faisant son point fixe en bout de piste !...

Les pâturages ont belle allure*, les troupeaux sont nombreux, vaches et chameaux cohabitent autour des puits. À l'approche de Boghe*, la route se hisse sur la digue qui contrôle les crues du fleuve. 18h. On décharge la pauvre chèvre qui était sur le toit depuis ce matin, elle récupère son chevreau qui a voyagé en cabine. On "livre" les clients devant chez eux, donc on fait le tour de Boghe. J'ai l'impression que une maison sur deux arbore le panneau publicitaire "Gauloises blondes"...

Avec le ciel plombé, le jour tombe vite. La route neuve, rectiligne, zigzague avec l'ancienne piste qui n'a pas encore été effacée par le temps. 19h, 6^e contrôle de police. Tout le monde sort pour la prière du soir, et moi, moi seul, suis emmené au poste pour un questionnaire en règle... Je me plie de mauvaise grâce à la curiosité de l'employé zélé ; mes compagnons s'impatiente ! Il est 19h30, il fait nuit noire.

Bababé ! On me conduit à la maison du Maire. Bâ Doudou n'est pas là, les Maires sont rarement chez eux. Ramatouleye et ses nièces me prennent en charge. On m'offre de suite une douche, que je partage gracieusement avec quelques charmants petits batraciens, preuve que je suis dans une région un peu moins sèche. Cette douche est la bienvenue après les deux jours que je viens de vivre ! Puis j'assiste à la préparation de mon repas en tenant la lampe torche. On ne réalise plus combien l'électricité a modifié notre mode de vie... Ramatouleye est une belle femme noire, elle a le port de tête altier comme toutes les femmes d'ici, et la lèvre inférieure et le menton tatoués de bleu afin de faire ressortir la blancheur des dents. Je me sens tout de suite à l'aise, grâce à son hospitalité simple et gentille.

Le ciel était magnifique cette nuit, un ciel pour astronomes. Ce matin, il y a le vent de sable, et le ciel est déjà voilé. Avec ce temps, beaucoup de gens sont enrhumés, et je n'y échappe pas. Dans la grande pièce où j'ai dormi, je découvre que j'ai eu 3 compagnons. Voyageurs tombés en panne, ils n'ont pas eu besoin d'autorisation pour être hébergés. L'hospitalité va de soi, au village, dans la famille, en voyage. C'est une nécessité vitale.

Bâ Aboubacri me fait visiter Bababé ; il est responsable de l'Organisation des Jeunes de Bababé, et employé de mairie. L'OJB possède une librairie coopérative, elle vend les fournitures aux élèves, mais aussi à la Gendarmerie, la Mairie, la Préfecture, aux professeurs... Leur initiative et leur organisation me semblent exemplaires. Le dispensaire attend l'électricité ; le dentiste, dont on m'annonce qu'il est le meilleur du pays, se contente de faire des extractions, en attendant de pouvoir se servir du matériel envoyé par Cesson. Fort heureusement, les gens m'ont l'air d'avoir de bonnes dents... Est-ce grâce au messouaq ? Pardon, je suis en pays Poulaar, on dit : tchetchorgall... À Rosso, on disait : seutiou... Simple !

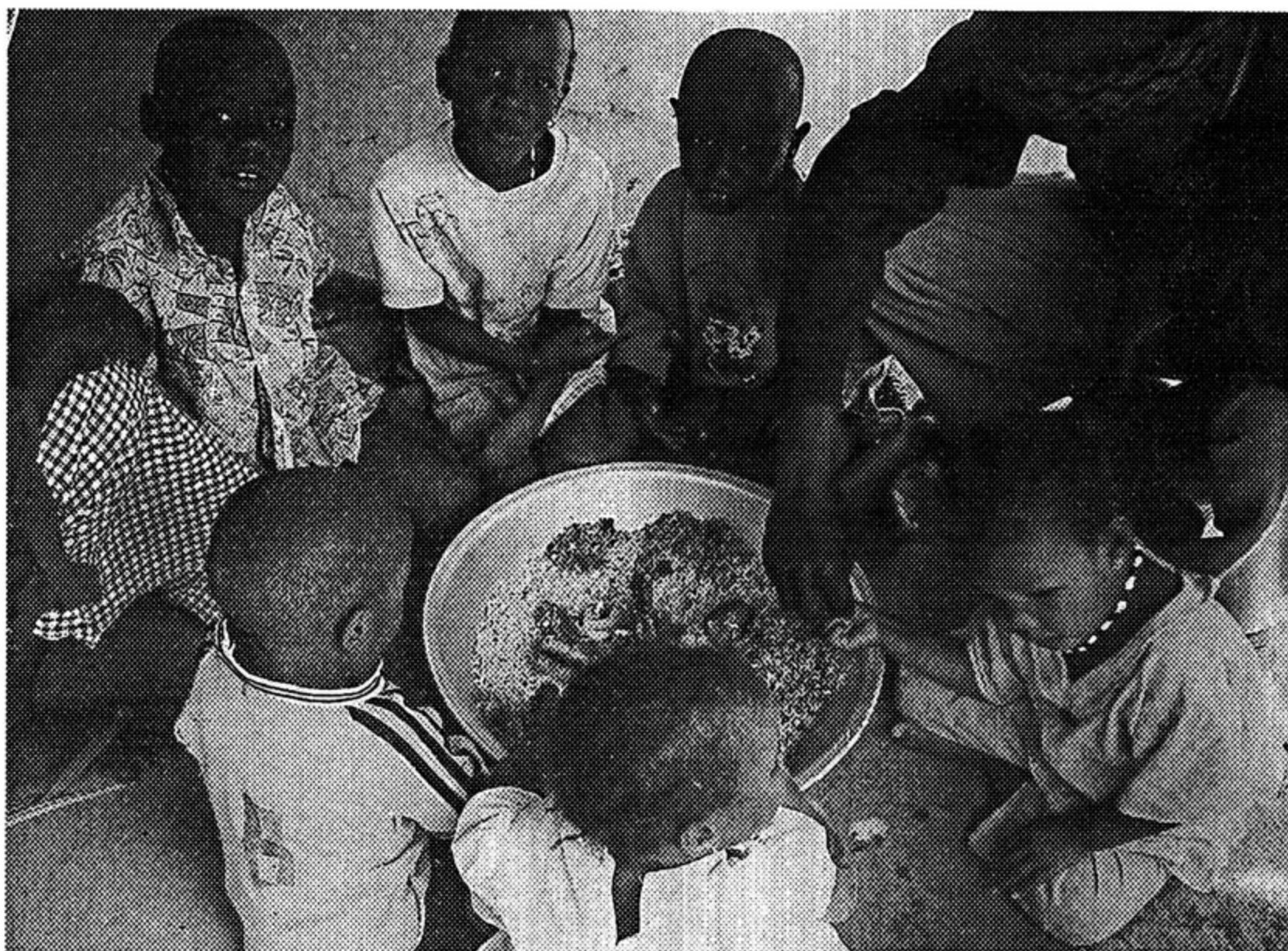
Puis c'est Abdel Razak Watt qui me pilote. Ancien militaire, il a été rayé des cadres lors des "événements" de 1990 qui ont visé à remplacer les soldats Noirs par des Maures... Il est donc chomeur et gagne quelques Ouguiyas avec des petits boulots. Il fabrique des éventails et vend des journaux. La presse est très chère, 200 um en général, et sa vente se limite à une quinzaine d'exemplaires par semaine, achetés par le Préfet, le Maire, le Commandant de Police ou de Gendarmerie, les professeurs ou quelques autres personnalités du village. Certains achètent à crédit, et son ardoise est longue !... J'en profite pour me procurer 5 ou 6 numéros de cette presse qui est du style Canard Enchaîné ou Libé... afin de savoir ce qu'il se dit en ces temps de pré-campagne électorale. (NB. Je règle mes achats comptant).

Je mange le tiéboudiène en famille, avec de nombreux enfants. Les siens, plus quelques enfants du voisinage. La cuisinière fait un plat, y mange qui est là. C'est simple, sans problème. La maîtresse de maison jeûne pour racheter des jours de Ramadan qu'elle n'a pas respecté par ce que elle allaitait.

* Boutilimit s'abrège BTLMT, ou même BT.

* Il faut bien entendu relativiser cette appréciation !

* Boghe : s'écrit Bogué sur nos cartes Françaises, mais la prononciation impose une orthographe respectant plus le son guttural "gh".



Repas en famille, chez Watt, et les superbes étalages des femmes au marché de Bababe.



En dessert, un "amuse-gueule" original : des haricots secs dans leur cosse, légèrement grillés sur le fourneau. À consommer tiède, c'est très bon. Les enfants ne mettent pas longtemps à fraterniser et à chahuter avec moi. Les femmes viennent se faire tirer le portrait ; elles sont belles, très belles et merveilleusement bien habillées. Je le dit à Abdel Razak, qui s'étonne ! Quand elles sont bien habillées, elles sont beaucoup plus belles !... Il y a donc un défilé de voisines, cousines, nièces ? L'une d'elles, tout de rose vêtue, m'apporte le kondé, du mil pilé avec du lait caillé. L'heure chaude ainsi passée, Abdel Razak me conduit vers le fleuve. Les ruelles du vieux village zigzaguent entre des murs de terre, des greniers surélevés, des maisons de toutes formes. Les mômes, toujours aussi curieux, nous suivent et voudraient bien me serrer la main. C'est un jeu, savoir qui osera... Sur une placette, une dizaine d'anciens sont installés à côté d'un forgeron. Ils passent le temps, dignement. Je les salue, la plus part ont dû servir dans l'armée Française, ils rectifient leur tenue afin que je les prenne en photo.

Dès la sortie du village, c'est la zone inondable par le fleuve lors des grandes crues. Un briquetier œuvre, moulant une à une ses briques de terre, puis les étale pour le séchage au soleil, avant d'en constituer des piles attendant le client. Le fleuve est loin, retiré dans son lit. Je traverse de vastes zones incultes, car le fleuve n'est pas monté assez haut pendant l'hivernage cette année, puis des champs de mil, et enfin les rizières. Les agriculteurs luttent contre les dévastations des "mange-mil", petit passereau qui attaque en nuages denses... comme les criquets. Au bord du fleuve, des femmes se lavent, naturelles, belles et pudiques dans leur semi-nudité. En face, à moins de 100 m, la République du Sénégal. De nombreux habitants ont de la famille et des terres de l'autre côté du fleuve. Malgré l'interdiction, ils traversent souvent.

Une motopompe remonte l'eau pour irriguer les rizières, les potagers, et une toute jeune bananeraie, par des canaux partiellement cimentés, laissant par trop se perdre le précieux liquide. En retournant vers le village, nous croisons un berger qui garde les vaches des villageois. Chaque famille se doit de posséder une ou deux bêtes pour avoir du lait. Seuls les Peuls, éleveurs, ont de grands troupeaux. Abdel Razak possède une belle vache blanche, avec de très grandes cornes en forme de lyre, et qui allaite un veau de deux semaines.

De retour "chez moi", je mange le tiéboudiène avec Ramatouleye. Elle m'explique que les Cessonais du comité de jumelage ont reçu un nom Mauritanien, et, inversement, des Bababoïs ont un nom Français. En outre, certains jeunes enfants ont été prénommés Denise, ou Bernard !... ça, c'est le jumelage !

Après une nuit étoilée, c'est le départ pour les dernières étapes, le retour vers Boutilimit. À l'endroit où les véhicules s'arrêtent, en plein centre ville, il y a foule. Cent ou deux cent personnes vont, viennent, attendent, se chauffent au soleil, se saluent, jeunes ou vieux. Toujours beaucoup de belles femmes aux tenues chatoyantes, elles vont au marché vendre trois légumes, pour pouvoir acheter un poisson ou deux piles pour la torche. Les familles accompagnent le voyageur en partance, on attend aussi pour voir qui va arriver, on échange les dernières nouvelles. Aboubacry, Abdel Razak et Ramatouleye viennent me faire leurs adieux ; on me donne aussi du courrier pour la France.

Le taxi d'aujourd'hui est une Peugeot 404, nous sommes 4 devant. Le tableau de bord est recouvert d'une superbe moquette vert pré ; la jauge d'essence, le témoin de batterie, le compteur de vitesse sont à zéro. Comme ça, pas de problème ! On fait omnibus, terminus Boghe. Sur la longue route plate, l'échelle de vision est faussée tant les arbres sont petits, les maisons, simples cubes posés sur le sol, paraissent grandes.

À Boghe, on fait le tour de la ville pour livrer. Les ruelles sont encombrées d'étalages variés, de gosses par centaines sortant de l'école, de charrettes amenant des femmes en chargements multicolores, un kaleïdoscope merveilleusement coloré. La cloche, une jante de voiture en général, sonne pour appeler les élèves. La fourgonnette Peugeot que je dois prendre pour Aleg affiche la contenance. Places : 12/13. En fait, c'est sur les banquettes... plus quelques places sur les sacs de riz posés sur les pieds des premiers... Total 16. Bismillah. Chacun s'enroule dans son aouli et récite ses prières. Ils ont raison, au bout de trois ou quatre km, un pneu explose. Zigzags, frayeurs, prières. l'Hamdou'llah ! On ne s'est pas retournés, Dieu est grand !

Dans la steppe arbustive, on retrouve les grands troupeaux de chèvres ou de chameaux menés par de tous jeunes enfants. J'ai peur pour eux quand les animaux traversent le goudron. Mais que font donc ces petits ânes gris arrêtés au beau milieu de la route ? De nombreuses pointes de Khaïmas blanches dépassent des arbustes, élégants chapiteaux regroupés en campements. Plusieurs milliers de bêtes sont rassemblées autour d'un point d'eau, attendant leur tour pour s'abreuver.

Le "carrefour d'Aleg" où tourne la route vers BT est loin avant l'entrée de la ville, je vais jusqu'au terminus, juste histoire de voir à quoi Aleg ressemble. Je repars donc à pied sur le goudron, mais comme c'est l'heure chaude, je me trouve un coin à l'ombre d'un mur, tranquille dans une cour de constructions abandonnées. Je m'installe pour manger un bout de pain, une pomme et me faire un double-Nes. La cour sert de raccourci pour les enfants qui vont à l'école. Je suis "repéré", mais les gamins ont peur de s'approcher de moi et de venir me serrer la main ! Curieux et peureux, le dilemme. Je suis revenu en plein pays Maure, certains enfants ont le teint très clair et des belles allures de gitans, sans doute certains ont-ils des origines berbères ?

Un homme vient vers moi, et m'invite à le suivre. Abdallah est professeur d'EPS à NKT, et actuellement en campagne électorale avec ses amis de l'UDP. Nous devisons sur l'état du pays, puis ils m'emmènent en tournée. Parmi les sujets de préoccupation, il y a l'approvisionnement en eau des grandes villes, notamment de NKT, qui est actuellement alimentée par un seul forage. Un canal de dérivation prenant l'eau du fleuve depuis Kaédi est envisagé ! Mais le Sénégal et l'OMVS* ne sont pas d'accord ; cela poserait des problèmes pour les populations riveraines vivant des cultures de décrue. L'expérience du barrage d'Assouan doit servir d'exemple. Le désalage de l'eau de mer a déjà été tenté et abandonné car trop coûteux en carburant ; l'énergie solaire, surabondante, ne serait-elle pas la solution d'avenir ?

La tournée nous conduit dans une petite boutique où nous restons à deviser, assis par terre dans un coin obscur. Papotages, taquineries des femmes. J'en profite pour acheter des kleenex* car le rhume ne me lâche pas depuis 8 jours. On me questionne sur le mariage et la dot ; je leur dit qu'en France on peut se marier en apportant une paire de draps et 2 petites cuillères... mais par contre il est plus difficile de divorcer ! Décidément rien n'est parfait !

Après le repas du soir, mes hôtes me conduisent à une noce. Md. me prévient que ma présence à Aleg est déjà connue de tout le monde... aussi, à mon entrée, les regards se tournent naturellement vers moi. Dans une cour à ciel ouvert, il y a une foule de gens, beaucoup de femmes, qui assis, qui debout, qui servant le thé. Un tambour anime la soirée, accompagné de danses spontanées, et toujours beaucoup de discussions. Je n'ai pas réussi à savoir qui étaient les mariés, mes hôtes non plus.

Un tour dans les ruelles obscures de la ville, un retour à la noce, les soirées Mauritanienues liées à la campagne électorale sont très longues. Dans les ruelles il fait nuit noire et j'ai bien du mal à suivre mes compagnons sans heurter tous les obstacles qui traînent dans le sable... Ma vision nocturne est celle d'un homme de l'ère industrielle, donc sous développée... Je peux enfin me coucher, mort de fatigue, à 1h30 !

Le réveil est lent et pénible, et mes hôtes ne sont pas pressés. J'arrive au garage à 9h, personne ne semble savoir si une voiture pourra me prendre. Il suffit d'attendre. J'ai l'impression que les gens passent 90% de leur temps à attendre ! La circulation sur la route de l'espoir est limitée à 4 ou 5 véhicules par heure... Chacun en profite pour aller aux nouvelles, le responsable du garage encaisse, rembourse, les billets chiffonnés circulent.

On m'invite à m'asseoir sous la tente d'un boucher. J'ai tout le temps d'observer le travail des mouches ! Plus la chaleur monte, plus elles sont excitées, moi c'est le contraire. Une heure à observer les mouches, et les gens qui changent de groupe, toujours pour la même "activité". À l'arrivée d'un véhicule, les groupes se déplacent, on va saluer un lointain cousin... Pour tout vous avouer, je commence à m'ennuyer ferme, je suis prisonnier d'un mode de vie qui est contraire à ma nature, et je me demande si ce pays changera un jour ?

Mais bien sûr que oui, il changera, et je trouverai peut être dommage s'il change trop ! Dans une boutique où l'on m'invite à venir me reposer, j'assiste à la préparation des tresses qui servent à confectionner les superbes coiffures des femmes - y compris celles des Antillaises, chez nous - C'est un travail extrêmement méticuleux, qui assure un revenu d'appoint aux femmes.

Je suis enfin pris en "surcharge" dans une Peugeot. Cela n'intéressait pas le chauffeur de me conduire jusqu'à Ajouer où je compte faire escale, car il a peu de chance de retrouver un autre passager là bas, alors je suis obligé de payer ma place jusqu'à Boutilimit. La chaleur est intense dans le véhicule, il y a longtemps qu'il n'y a plus d'isolant sous la tôle du toit, et j'ai le dos au soleil par la lunette arrière...

Le taxi me laisse à l'entrée d'Ajouer. La route, et, à l'écart, quelques petites maisons et des khaïmas éparses dans les dunes. Je pars à la recherche de la Mairie. Une bande de mômes ont la mauvaise idée de me poursuivre à coup de pierres ! Je vis un de ces moments très pénibles, je subis une situation sans pouvoir rien faire... Une femme intervient, sans succès, et ce n'est qu'à l'approche du poste de gendarmerie que les enfants me lâchent.

Le Maire, surnommé "001" car il est le premier gendarme à avoir fait sa formation en France, à l'école de Gendarmerie de Melun, est à NKT lui aussi. Le Gendarme du poste me fait conduire chez Md.Lemine, le secrétaire de Mairie et directeur de l'école. Il réunit le conseil, qui me fait part de ses attentes. Ajouer est en cours de jumelage avec Sillans-la-Cascade, dans le Var, et ils en attendent beaucoup. Les 4 classes sont dépourvues de mobilier, le château d'eau est trop petit, l'adduction d'eau est en attente, un des deux puits donne de l'eau salée, il faudrait un dispensaire, le périmètre maraîcher réclame une clôture neuve, la ceinture verte est inexistante... Les mêmes problèmes partout...

Fatimatou Salima enseigne le Coran aux jeunes enfants du village. Elle me rédige une prière porte-bonheur que je dois réciter deux fois par jour ! Md.Lemine me conduit à travers le village. Je visite le forage qui vient d'être terminé et qui attend l'adduction d'eau ; pour l'heure, les gens et les troupeaux se rassemblent autour des deux puits. On remplit les "guerba-chambre-à-air" de 100 litres d'eau que les ânes portent dans les campements éloignés. La guerba traditionnelle, réalisée dans une peau de chèvre, est peu à peu remplacée par une chambre-à-air de camion, hideuse concession au modernisme...

* OMVS : Organisation pour la mise en valeur du fleuve Sénégal.

* Kleenex : nom commun du mouchoir, quelle que soit la marque !

Je profite de la promenade pour avouer à Md.Lemine mes déboires récents avec les enfants du village. J'ai longtemps hésité, mais je lui demande, dans l'intérêt de leur futur jumelage, d'expliquer à ses élèves qu'il ne faut pas accueillir un visiteur, Nasrani ou autre, de cette façon. Il me promet de faire le nécessaire dès le lendemain à l'école. La nuit tombant, nos pas nous conduisent sous une khaïma-hangar*, dans le quartier où j'ai été ennuyé ce matin. Je n'imaginais pas que la poutre fût aussi basse... Je me cogne la tête. 'Salamaleïkoum ! Autour du thé, minute après minute, l'affluence augmente. Femmes, hommes, enfants, attirés par je ne sais quel mystérieux tam-tam. J'ai bien du mal à discerner tout ce monde dans la pénombre. Certaines femmes ont vu mon maillot en train de sécher et commentent la calligraphie, et encore une fois, plusieurs veulent que je les épouse, me taquent et me draguent avec une liberté surprenante ! Les enfants observent, discrètement en arrière, certains font peut-être partie de ceux qui m'ont lapidé ce matin ?...

Fatimatou veut me faire faire un tour de chameau demain matin ; cette idée l'amuse, moi aussi. En attendant, elle m'offre une calebasse de lait de chèvre suivi d'une autre, de lait de chamelle. J'aime le lait, fort heureusement, et ceux-ci, fraîchement tirés, sont un régal pour moi. Je commence un traitement d'antibiotiques car mon rhume s'est transformé en mal de gorge pénible, et je tousse lamentablement.

Au lever du jour, je vais rendre visite au petit troupeau de chameaux. L'enclos est au bout de la cour. On selle pour moi un grand mâle, installation méticuleuse du harnachement. Le redressement est houleux, je bascule un coup en avant, un coup en arrière, et je me trouve propulsé à 3 mètres de hauteur. On me guide à la longe ; le vaisseau du désert mérite bien son nom, ça tangué, mais la vue est superbe de là haut ! Les voisins assistent au spectacle avec un sourire amusé. La descente est tout aussi acrobatique, il doit falloir un grand entraînement avant de pouvoir faire des étapes de 20 ou 30 km...

Ahmed qui avait un peu peur de moi hier soir, vient spontanément mettre sa main dans la mienne et me parle en hassaniya. C'est l'heure du départ, quelqu'un m'a glissé une mandarine dans mon sac.

J'attends au poste de gendarmerie, j'ai froid, pourtant il fait 18°, et je m'étale aux rayons du soleil. Les quelques personnes qui commercent à côté du poste en font autant. J'attends un hypothétique véhicule qui aura une éventuelle place en surcharge pour me faire parcourir les 51 km qui me séparent de Boutilimit...

Le premier toyota qui passe est neuf et vide ! Je suis embarqué et je peux, pour la première fois, profiter pleinement du paysage, debout, seul dans la benne du véhicule. Quelques km plus loin, on me confie la garde de 2 chèvres et de 2 chevreaux que je dois immobiliser afin qu'ils ne se blessent pas dans la benne secouée. C'est dans cet équipage que j'arrive "chez moi" ! Nous sommes le 5 Janvier 94, voilà 17 jours que je nomadise en Mauritanie

Boutilimit

La route escalade une grande dune, amorce un dernier virage, et m'offre une vue générale sur la ville avec laquelle nous sommes jumelés depuis 1986. Elle est bâtie au milieu du sable, entre deux grandes dunes que la route doit enjamber en un vaste zigzag. Une grande sebkha blanche fait office d'aéroport. Le goudron se transforme en une rue principale très animée, bordée de boutiques et de constructions qui s'espacent progressivement, en escaladant les dunes.

Je me présente à la Mairie. Au premier coup d'œil je mesure le fossé qui sépare nos deux administrations. Dans le bureau un peu ensablé du Maire-adjoint qui me reçoit, il n'y a qu'une chaise, une petite armoire pas trop remplie, un planton, et un va-et-vient brouillon et bon-enfant. Congratulations chaleureuses de Cheikh et de Mohamed, Maires-Adjoints, qui me présentent au Hakim, le Préfet.

Mon hôte pour cette semaine est Mohamed ould Aouéria. C'est un ancien gommier de l'armée Française, qu'il a servi pendant une quinzaine d'années. Il me montre ses états de service : Maréchal des logis, médaille militaire... Sa petite pension versée par la France, convertie en Ouguiya, représente un apport non négligeable. Md. me raconte à plusieurs reprises ses campagnes. Il se souvient avec émotion de tous les officiers sous les ordres des quels il a servi. Lors d'une méharée de 40 jours, dirigée par le Colonel Laurent, la moitié des bêtes ont péri ; lorsqu'il n'y eut plus rien à manger, ils ont fait cuire les crottes des chameaux, et aussi les guerbis vides, après les avoir découpées en petits morceaux !...

Je recontrerai tous les jours, lors de mes promenades, un de ses compagnons qui me saluera cérémonieusement et cordialement, et avec qui je cheminerai selon la coutume main dans la main.

Mohamed me fait visiter Boutilimit et les principales réalisations financées par le comité de jumelage. Je découvre ma ville jumelle, ses petits et gros problèmes. La distribution d'eau est en cours d'achèvement dans tous les quartiers, mais, pour un problème de factures impayées, 5 bornes fontaines ont été fermées par la Sonélec... Les familles (plus aisées ?) qui avaient opté pour le branchement individuel sous-traitent à celles qui sont momentanément privées d'eau.

* La "khaïma-hangar", ou tout simplement "hangar", est une tente moderne, à charpente formant un toit à deux pentes. Elle tend à supplanter la tente traditionnelle.

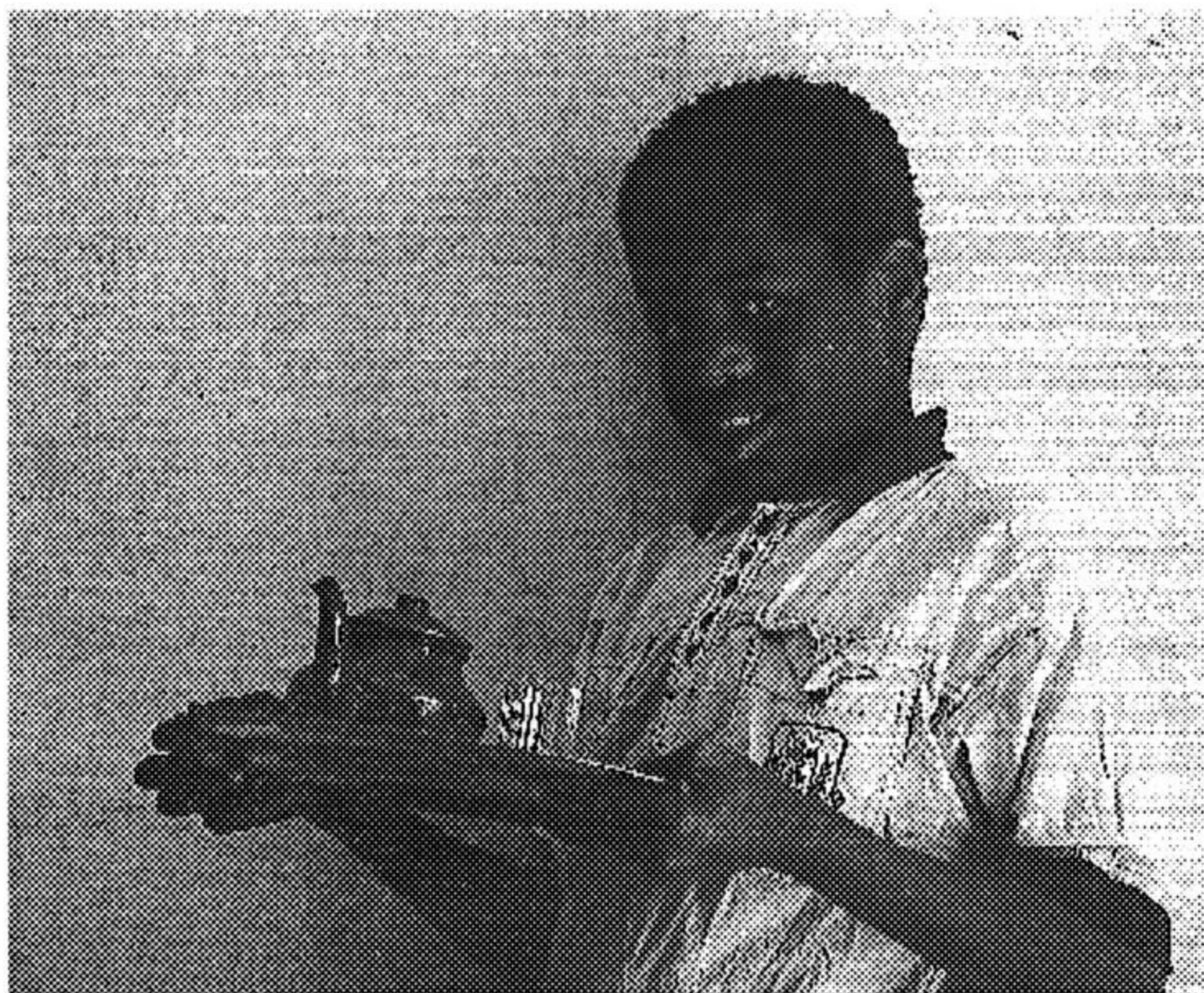


La réunion des anciens, sur une place à Bababe.

حَدَّثَنَا

Les jours passent lentement, tous pareils et sans ennui,
comme du sable tiède entre les doigts distraits.

*Odette du Puigaudeau,
Pieds nus à travers la Mauritanie.*



Ali et le cérémonial du thé, à Boutilimit

Le problème est plus grave à la "super boucherie" où le nettoyage n'est plus fait et les déchets s'amoncellent dans la rue en un tas nauséabond et dangereux. Un petit tour par le dispensaire, désert en début d'après-midi, où j'admire les superbes flamboyants en fleur et un gazon bien vert dans une cour intérieure qui tranche avec l'environnement ! Md. termine la visite par le marché. Dans les épiceries, les caisses de thé de Chine N° 8147 sont réutilisées pour tout, et comme on consomme énormément de thé, il y a beaucoup de caisses. Les commerçants sont ici aussi regroupés par corporation : La viande, les tissus et vêtements, les cordages et ustensiles de toutes sortes, les artisans bijoutiers-forgerons, les garagistes-mécaniciens reconnaissables à leurs tas de pneus... L'ensemble est plutôt bien organisé, au long du goudron et dans des rues, ruelles et étroits passages difficiles à repérer pour le profane !

À la fin de cette première journée, j'ai pris mes points de repères dans cette grande ville. Je découvre ensuite, petit-à-petit, ma famille d'accueil. Ndey, Moya, Toutou, Meriem, Mahmoud, Doha, Hamar... dont je ne parviens pas à définir les liens de parenté !

Dans la pièce de réception, comme dans toutes les autres, il y a un grand tapis, des matelas tout au tour, des petites fenêtres de 30 cm par 60, à 40 centimètres du sol. Les murs sont nus, peints d'un beau vert-d'eau pâle. Le plafond est... en tôle ondulée. On y mange et on y dort entre hommes, mais les femmes et les enfants y viennent souvent pour discuter.

Il y a presque toujours une pierre posée au sol dans chaque pièce des maisons. Cette pierre sert pour les ablutions sèches avant les prières, elle symbolise la Pierre Noire enchâssée dans la Kaaba à La Mecque. C'est très souvent une superbe hache néolithique ou bien un polissoir, souvenir du passé du pays.

Je constate que, ici aussi, le riz colle toujours plus à mes doigts qu'aux doigts des autres convives... Goûtant la fraîcheur sorérale sur la terrasse, on discute. Les jeunes femmes me demandent si je suis marié ? La question est mimée par les joues gonflées sur lesquelles on se tape avec un doigt, c'est le "tam-tam" ! Les filles étirent longuement les melhefe en guise de repassage après avoir séché au soleil. Tout le monde se ligue pour me donner une leçon de Hassaniya, et rigole de mes difficultés à prononcer la plus part des lettres... Le petit Doha me tient la main. La chamelle et son chamelon sont revenus des pâturages et ont retrouvé la chèvre et les deux chevreaux qui vivent dans la cour, et fournissent le lait à la famille.

La khaïma est dressée dans la cour, pour les périodes chaudes de l'année. Déjà en ce début Janvier, les après-midi sans vent, la température monte à 24° dans la maison, dehors il fait 38° à l'ombre et près de 60° au soleil ! Vous comprenez pourquoi personne ne bouge entre 14 et 16 heures, et pourquoi les gens ont froid le matin quand le thermomètre affiche 15° seulement !

Je suis encore bien maladroit dans mes vêtements Mauritaniens ; j'ai adopté le boubou et le sarouel en plus de l'aouli, les enfants s'amusent à me voir empêtré dans les grands pans de tissus. Ils m'expliquent les différentes façons de porter le boubou selon la température, et le travail que l'on a à faire.

La servante était inquiète quand au contenu de mes bidons... Elle doutait que ce soit de l'eau, il a fallu que j'en verse pour la rassurer... Arrive une vieille femme, habillée d'un melhefe indigo, cette fameuse couleur qui déteint sur la peau, et qui a valu le surnom d'hommes bleus aux Touaregs, surnom mérité par d'autres peuples du Sahara.

Lorsque le soleil baisse, je pars faire une petite promenade en ville. J'assiste à un entraînement de volley-ball. Un des joueurs ne veut pas que je prenne de photo. Est-ce parce qu'il est en sarouel ? La marmaille me colle et m'ennuie ; autant ils peuvent être gentils individuellement ou en petit groupe, autant ils savent être pénibles en bande. Je les envoie au diable...

De retour chez mes hôtes, un candidat d'une liste d'opposition vient m'expliquer sa version des élections. Il n'a pas connaissance des listes électorales et craint la fraude, les inscriptions multiples, l'encre indélébile insuffisante, la présence d'une urne mobile... Il critique aussi l'âge élevé des candidats de la majorité... dont fait partie mon hôte Mohamed. Je m'avance à faire quelques commentaires généraux mais je reste prudent ! Les élections et le multipartisme sont des choses toutes nouvelles ici, et je ne comprends pas grand chose à leur histoire. Tout au long de la soirée, des gens rentrent, discutent, partent... Je finis par m'endormir à la manière nomade, là où je suis, dans mon boubou.

Ce matin mes compagnons de chambrée sont gris de froid. Il fait 14°. Leur réveil est difficile. Doha, le plus jeune fils de Md. vient nous apporter le pain et le thé. C'est l'heure où les paysages sont les plus beaux, il faudra que j'arrive à sortir me promener de bonne heure ! Meriem joue les grandes filles, elle doit avoir 8 ou 9 ans, porte le voile en permanence et refuse que je l'approche, avec des mines effarouchées ! Cela m'est pénible de voir une enfant dans un rôle d'adulte...

C'est Vendredi, le jour Saint, on fait le grand nettoyage. On balaye les pièces de la maison, on nettoie la cour et on ramasse les crottes de chèvres et de chameaux. Cette besogne est effectuée par la servante et les plus jeunes enfants. Pour le reste, toutes les femmes et les jeunes participent. On fait aussi sa toilette à fond. Un coin douche est aménagé dans un angle de la cour, on y va avec une ou deux bassines d'eau.

Plusieurs avions tournaient au dessus de la ville ce matin, c'était l'avant garde du rallye Paris-Dakar. Les élus de BT, et candidats aux prochaines élections, me demandent de les présenter aux responsables du rallye. Nous nous rendons à "l'aéroport" où règne une activité inhabituelle. IL y a bien 4 ans que pas un avion ne s'était posé, et en voila 5 d'un coup, et autant d'hélicoptères... Les motards sont déjà arrivés, les voitures suivent. Je pénètre dans l'enceinte de l'organisation, suivi à distance respectueuse par quatre représentants de la ville. Je trouve la situation à la fois drôle et intimidante. La délégation Boutilimitoise souhaite la bien venue au rallye, lui offre l'hospitalité, et le stationnement gratuit sur son territoire. Nous sommes libres de circuler parmi les véhicules et les pilotes, alors que la foule accourue nombreuse est maintenue à distance, avec plus ou moins d'efficacité, par les maigres forces de l'ordre locales. Plus d'un milliers de personnes, adultes et enfants, ont quitté leurs occupations pour assister au spectacle qui leur est offert.

Quelques femmes profitent de l'aubaine pour vendre des babioles, tissus, breloques. Elles viendront me voir ensuite pour changer leur maigre recette, 260 Francs en tout ! Une agence de voyage amène 3 mini-cars de touristes tout blancs-tout frais-tout propres, bardés de caméscopes. Il y a aussi l'Ambassadeur de France à NKT venu en famille. Ses deux filles, comme quelques unes des touristes, sont habillées à la mode Française, en collant ... Autant dire cul-nu ! Cela est du plus mauvais effet ici. J'observe ces contrastes étonnants de deux civilisations, deux cultures, deux siècles, et je n'apprécie pas du tout le manque de respect de certains étrangers vis-à-vis de leurs hôtes. J'observe aussi le fossé entre la mécanique du Paris-Dakar et la mécanique Mauritanienne ! Deux jeunes, que je fais passer pour des amis, profitent de ma liberté de manœuvre pour voir de près ces "monstres sacrés", et se payent le culot d'interroger Vincent Auriol, qui les renseigne fort gentiment. En fin de journée, la poussière est intense, et, malgré mes efforts, je ne pense pas être parvenu à passer dans le champ d'une caméra de télévision... J'aurai pu rassurer mes amis, mais il aurait fallu que je soie à vélo pour attirer l'attention de la presse.

Après le départ du rallye, je vais visiter le dispensaire. La foule se presse nombreuse ; petits bobos ou graves maladies, les gens prennent l'habitude de consulter et de se faire soigner. Le médecin chef me fait un état des lieux, il attend avec impatience la mise en route du groupe électrogène afin de pouvoir faire fonctionner le matériel de radiographie, stériliser les instruments et mettre en route l'équipement dentaire*.

J'assiste, le cœur un peu remué, aux soins d'un gamin qui porte au bras une profonde plaie infectée, occasionnée par une morsure de chèvre. L'enfant ne sourcille pas !

Les femmes, progressivement, ont accepté de venir accoucher ici, et surtout de monter sur la table de travail et se coucher dans un lit. Je comprends maintenant la peur que les gens doivent avoir : Lorsque l'on couche toute sa vie au ras du sol, se trouver à 60 ou 90 cm de haut doit donner le vertige !

Il existe, paraît-il, une dizaine de coopératives artisanales à BT. Je me rends, à plusieurs reprises, à la coopérative des artisans bijoutiers située tout à côté du dispensaire. C'est un petit atelier de 30 m² où travaillent 3 ou 4 forgerons-orfèvres. Je peux enfin voir comment sont fabriqués ces fameux bijoux incrustés d'argent qui font la réputation de Boutilimit. Je "parlemente" pour pouvoir réaliser un petit reportage photo sur leur travail, en fait je leur explique que leurs gestes, leurs outils, leurs mains m'intéressent autant que le produit fini...

Il faut préparer le support - ébène, corne ou... plastique -, faire les fils de cuivre et d'argent, et les incruster. La filière étant hors d'usage, c'est au marteau que le métal est transformé en feuilles, et aux ciseaux qu'il est découpé en fils. Un bon tour de main permet ensuite de réaliser les "waw", ces ondulations caractéristiques, qui sont ensuite incrustées dans le bracelet ou la bague. Ma surprise est totale, et mon admiration sans bornes lorsque je vois comment ils s'y prennent ; j'ai réalisé beaucoup d'incrustations de métaux précieux dans de l'ébène, et j'étais à cent lieues de deviner leur méthode...

Une antique drille*, une non-moins antique balance avec presque tous ses poids, des petites enclumes plantées dans des carcasses de moteurs, quelques limes et marteaux... Le décor est vite planté. On se déchausse pour s'installer à son travail, et c'est souvent avec les pieds nus que l'on rapproche le charbon de bois de la forge... Un travail ancestral, entrecoupé par la cérémonie du thé à laquelle je suis convié. J'explique ma curiosité en leur parlant de mon travail de graveur, je deviens un confrère, le bien-venu. Je repasserai plusieurs fois leur rendre visite.

Sur le chemin du retour, je rencontre une bande de jeunes jouant aux billes. Plutôt que de risquer d'entendre des colibets dans mon dos, je me dirige droit vers eux. 'Salam'Aleïkoum. Le plus déluré me propose de jouer avec eux... Ne craignant pas le ridicule, j'accepte le défi et lance ma bille. Le dieu des Nasrani devait être avec moi, celle-ci se dirige droit dans le trou situé à 5 mètres ! Applaudissements ; je suis adopté. Mais mon coup de maître ne se reproduira pas souvent...

* Au mois d'Avril 94, le groupe électrogène a été mis en service par la nouvelle équipe municipale, avec l'aide du comité de jumelage de Savigny-le-Temple.

* Drille : l'ancêtre de la perceuse, déjà utilisée par les Gaulois, et toujours en usage de par le monde (même à la Monnaie de Paris...).

Je constate, de retour "chez moi" que l'on a tripoté mes affaires. Je m'en offusque d'abord ; je suis imprégné d'une éducation où l'on protège jalousement ses biens. Ici, il semble qu'il n'en soit pas de même. On emprunte souvent ; ainsi ma lampe, mon briquet, ma bougie, mon savon ou mes sandales me sont empruntés sans plus de cérémonie. Même ma chemise, si j'en avais eu une !

Inversement, on s'étonne que je n'emprunte pas un boubou pendant que le mien sèche. Dans la maison, chacun a peu de place pour ranger ses affaires, et il est même difficile pour un enfant de protéger son maigre matériel d'école. Seules les objets de valeur, papiers d'identité, sont enfermés dans la "samsonite". Les femmes ont aussi une malette pour leurs produits de beauté.

La nuit tombe, je prends le frais sur la terrasse, j'écris. D'un coup, une masse silencieuse passe au dessus de moi ! La chamelle rentre des pâturages, suivie de son chamelon. Drôle d'impression créée par cet animal silencieux.

Ce Dimanche, je vais visiter l'école 4. Je suis chargé par des Savigniens de trouver une classe pour lancer une correspondance. Je suis porteur de photos prises dans leur école par des élèves d'un CM2, ainsi que d'un appareil photo "jetable" qu'ils m'ont chargé d'offrir, afin que les petits Mauritaniens fassent de même.

J'explique ma démarche à Meïmouna mint Choummad, et elle me fait visiter son établissement avec beaucoup de gentillesse. Dans la classe des petits, la 2^e, les élèves sont tous assis par terre, et très serrés. Seules 2 classes de grands sont partiellement équipées de mobilier. Deux classes dépassent les 80 élèves ! Cette surpopulation est effrayante au premier regard, d'autant plus que les enfants participent avec vivacité, et agitent fort leurs bras à chaque question posée ! Le petit matériel fait aussi défaut. Trois malheureux livres dans la bibliothèque ; j'admire un rapporteur d'angle entièrement réalisé à la main... La précision en souffre un peu !... Les panneaux didactiques pour les différents cours sont aussi de fabrication locale, par les écoliers la plus part du temps. Cela leur donne un charme indéniable.

Il y a depuis cette année une cantine pour les enfants les plus nécessiteux. Ils ont droit à un petit casse-croûte et un verre de lait le matin, et un repas à midi. À la fin de ma visite, dans la cour, j'ai droit à l'hymne national Mauritanien chanté par une classe. Je crois que ma mission est remplie ; je récupérerai l'appareil photo dans quelques jours, une fois les clichés faits*.

Retour au centre-ville. Je me demande comment on peut laisser autant de bouts de fêraille, lames de rasoir, clous et autres boîtes de conserve aux bords tranchants traîner dans le sable comme autant de dangers pour les enfants aux pieds nus ? Moins dangereux, mais tout aussi inesthétiques et polluants sont les bouts de plastiques de toute sorte qui jonchent le sol, les cours, les ruelles, et les dunes environnantes, disséminés par le vent. Chèvres et anes se chargent de manger papiers et cartons, mais il reste, omniprésents, ces déchets d'un nouveau mode de vie...

On me félicite maintenant pour mon allure de plus en plus Maure. Je suis plus à l'aise dans mes vêtements, le tissu s'est assoupli, et j'ai pris un peu de patine sableuse, comme tout le monde. Je m'enroule l'aouli autour de la tête avec facilité, mais mon boubou tient encore mal en position remontée sur mes épaules.

Cet après-midi, j'ai repris mon sarouel. Succès garanti... Les filles ont voulu m'enlever mon ouvrage, mais contrairement à ma lessive, j'ai tenu tête et gagné. Elles ont bien rigolé ! Puis j'ai calligraphié le prénom de Daha. Ma cote de popularité a fait un bond énorme. Mes hôtes ne comprennent pas que, ne parlant pas l'Arabe ni le Hassaniya, je puisse écrire leur langue mieux qu'eux ! Mon maillot calligraphié m'attire une certaine renommée, et je dois parfois ôter mon boubou pour l'exhiber. D'autres calligraphies que je réaliserai par la suite me feront mesurer le grand respect porté à l'écrit, aux lettrés, aux savants. Les gens restent patiemment à m'observer tout le temps que je passe à mon ouvrage, en commentant...

Md.o/ Sidi Brahim m'invite à venir dans le petit village d'El Ghoumba, à 10 km de là ; il en est le "responsable" et s'y rend prochainement. Cette invitation à découvrir la vie dans un campement est inespérée. J'étouffe parfois un peu à tourner en ville ; il me manque ce contact avec les dunes, et de l'activité. Pourtant, les gens, à me voir aller ici et là, considèrent que je travaille, et sont persuadés que je suis payé par le comité de jumelage !...

J'ai une deuxième invitation pour venir visiter une coopérative agricole. Mon interlocuteur me fixe un rendez-vous dans 3 jours, à 9 h 30 précises... – Je ne suis pas comme les autres Mauritaniens, sois à l'heure !

Il y a grand conseil de famille ce soir ; on prépare la distribution des cartes d'électeurs. Ça m'a l'air bien difficile, je me demande comment on peut s'y retrouver, les gens n'ayant pas de nom de famille ! Imaginez que nous nous appelions : Jacques fils de Paul, Jean-Luc fils de Louis, Marie fille de Pierre... avec, pour aide, des photos d'identité sur lesquelles les gens sont souvent voilés !... J'assiste à quelques "explications orageuses" dans lesquelles les femmes ne laissent pas leur part. Bon signe je trouve !

Grosses quintes de toux cette nuit. Antibiotiques.

* Un échange de photos, de dessins et de petits objets s'est instauré depuis, et devrait se développer.

Je rends une brève visite au lycée. Une tentative de correspondance est en cours avec le lycée de Savigny, mais le démarrage semble un peu hésitant... À la sortie, un petit groupe de filles me suit puis m'interpelle en plaisantant. Ce comportement plein de contradictions me surprend encore et m'amuse.

Je rencontre un autre groupe de joueurs de billes, et je commets l'erreur de vouloir acheter des billes pour jouer avec eux et les distribuer... L'opération de distribution se révèle difficile, les plus malins tentent de passer deux fois, et les meilleurs joueurs ont tôt fait de regagner les billes données aux moins bons ! Finalement, j'ai créé un problème, et je m'en veux.

Je suis parfois invité dans la pièce des femmes, lorsque les plus jeunes sont entre elles. Elles sont souvent réunies pour passer le temps, se coiffer, se teindre au henné, se pomponner et bavarder. Elles m'invitent pour me taquiner, elles veulent me marier... Je joue leur jeu de courtisanes, je les surprends en leur disant qu'elles ont l'âge d'épouser mes fils... Ndey est très en colère pour une histoire de cartes électorales ; certaines femmes prennent une part très active dans la campagne, mais elles ne sont pas nombreuses sur les listes des candidats. Elles me conduisent voir l'installation des khaïmas qui vont servir pour la campagne. C'est superbe, chaque famille installe le long du goudron, une ou plusieurs tentes blanches ornées de broderies géométriques bleues à l'extérieur, et un somptueux décor de tissus multicolores à l'intérieur des plus belles.

Mais c'est ce soir que Md.o/ Sidi Brahim me conduit à El Ghoumba. Je prends un minimum de bagages pour cette escapade, et l'on embarque dans un 4x4. L'opération est difficile en boubou et sandalettes... Tassés "normalement", je suis inconfortablement assis sur une bouteille de gaz, et j'ai les pieds sur une malheureuse chèvre... Les premiers km sur le goudron servent à tasser le chargement. Puis on effectue l'arrêt prière du soir. Il fait nuit à présent ; sur la piste, certains voyageurs entament leur litanie. 'La Illah Il Allah ! Il y a de quoi implorer son Dieu ; le pilote tente de rattraper un véhicule dont on voit les feux arrières au loin... On joue au Paris-Dakar, j'ai aussi envie de prier ! Le chauffeur quitte la piste, coupe entre les épineux, saute les bosses, dérape sur du sable mou... et se plante ! Tout le monde descend et pousse. Et la folle course reprend. On vise un arbre dans la lueur des phares, on fonce dessus, et au dernier moment on l'évite par un bon coup de volant. Au fou !...

Fort heureusement El Ghoumba n'est pas loin. Quelques tentes dispersées dans la nuit. Je suis présenté, et accueilli par toute la famille de Md.. Son frère est directeur de la DDJS à NKT, les enfants nombreux n'ont pas classe demain, et je me propose de leur faire un cours de Français. Md. me fait faire le tour du campement qui possède une école toute récente, en cours d'équipement, dont il est très fier.

Sous une tente voisine, les gens ont ramené des cadeaux offerts à ceux qui ont travaillé pour le rallye Paris-Dakar. Un colis de nourritures variées, dont je leur détaille le contenu : confitures, barres énergétiques, biscuits, et même de la charcuterie, dont je tente de leur expliquer qu'ils ne peuvent pas en manger... Ils ont aussi ramené un bidon de 5 litres de mayonnaise... dont le contenu a terminé dans le sable après avoir été testé comme produit à vaisselle... Seul le bidon vide a trouvé une réelle utilité ici. Tout le monde rit de bon cœur de la blague, et je raconte à mon tour quelques aventures gastronomiques survenues en Hollande ou en Hongrie.

La soirée passe, simple, conviviale et gaie ; un de ces moments qui marquent dans les souvenirs. Demain promet d'être un beau jour.

7 heures. Ça remue depuis longtemps sous la khaïma ! Les enfants les plus grands sont à l'école Coranique depuis 4 h du matin ! Ils enchaînent à 8 h avec l'école fondamentale jusqu'à midi, puis retournent à l'école Coranique de 13 à 15 h avant de finir une dure journée par 2 ou 3 heures d'école... Tout ça parce que il y a un Grand-Marabout à El Ghoumba, et l'école fondamentale est venue s'ajouter à l'enseignement religieux.

Les animaux regroupés auprès des tentes ruminent en attendant le départ pour les pâturages. Je dois être acclimaté, j'ai froid. Je comprends que le boubou soit un vêtement insuffisant pour lutter contre le froid. Dans le sable, j'admire les traces innombrables d'animaux, du plus petit insecte jusqu'au chameau, traces qui se croisent en un labyrinthe inextricable et mystérieux. Quelques squelettes jalonnent les dunes ; de jolis petits merles à ventre rouge virevoltent autour des campements à la recherche de leur pitance. Les mouches dorment encore, accrochées au plafond des khaïmas.

Mohamed est rentré à BT par le 4x4 du matin, me laissant seul. Un berger m'invite pour sa tournée matinale des troupeaux et plantations. Les dunes dans lesquelles il m'emmène sont belles ! Belles ! Le paysage est paisible. Mon guide marche à grandes enjambées sûres, avec sa bouilloire d'eau à la main, pour boire et faire ses ablutions. Au fond d'une sebkha, un jardin soigneusement entouré d'épineux protège jalousement sa plantation de mil. Les épis sont jalousement emmaillottés contre les attaques des oiseaux pilleurs.

Puis, en suivant les traces dans le sable, on retrouve le troupeau de chèvres. Mais il y a aussi de nombreuses traces de serpents... et des épines qui s'acharnent à accrocher mon boubou, ou se planter dans mes pieds !



Mets les choses à leur place, elles te mettront à la tienne...
Proverbe Maure.

Mes calligraphies me valent une forte cote de popularité !
Y a-t-il une langue qui laisse autant de liberté dans son écriture ?



Daha o/ Md.



Mohamed O/ Minnyh



Ndey Mint Md.

*le nouveau Maire
de Boutilimit*

Supprimez, dans un vers de Musset : les voyelles, les majuscules, la ponctuation,
et vous comprendrez peut-être que l'on puisse rencontrer parfois quelques menues
difficultés dans la traduction d'un texte Arabe.

Théodore Monod, Méharées.

Royaume du pastel, rêve d'un coloriste doux, une dune ocre rouge puis rose cache une sebkha gris argenté entourée de pâturages vert d'eau, le tout est coiffé d'un ciel bleu tendre. Harmonie des couleurs, harmonie des formes. Avec le soleil qui monte, le vent de sable adoucit encore cette palette, jusqu'à tout estomper, couleurs et formes.

Mon guide, pendant deux heures, me fait arpenter son domaine. Il me montre dans quel arbuste on cueille son messouaq. De retour dans la khaïma-hangar, je retrouve la bande de jeunes, et nous entamons une leçon à double sens, Français-Hassaniya. J'apprends ainsi que la curieuse bassine dans laquelle on fait ses ablutions avant et après les repas s'appelle maqchel. Des petits dessins accompagnent les mots inconnus ; les rires ne sont pas absents du cours ! Pour satisfaire le désir de Md. qui veut faire de la publicité pour El Ghoukba, je dessine une carte postale représentant le village, accompagné de son nom calligraphié. Les enfants regroupés en un cercle serré, commentent au fur et à mesure mon travail, ponctuant de "zeyn !"

La chaleur monte, les mouches sont énervées, et énervantes. Chèvres et oiseaux rentrent sous la tente pour glaner quelques miettes. Il ne faut rien laisser traîner, surtout pas mon carnet de notes ! Sieste bourdonnante, les mouches, le vent, les chevreaux qui appellent, et, plus loins, les psalmodies du Coran. 30° sous le hangar. Dehors, au soleil, le serviteur noir fait la lessive : Il a gardé son anorak !...

À l'ombre, mon hôte de l'instant tresse des cordes. Il réutilise des tissus usagés qu'il découpe en bandelettes. J'admire sa technique, où pieds et mains servent. Torsion, re-torsion, un patient travail mis au point génération après génération, depuis la nuit des temps, et qui sera un jour oublié, détruit par le commerce... Une demie heure pour réaliser une belle corde de 1 mètre de long destinée ... à attacher la tente ? à suspendre une guerba ? Non, c'est pour entraver les pattes des chevreaux de façon à les empêcher de s'éloigner.

Un vieux poste radio grésille et crachouille Radio-France-International. Sarajévo est encore bombardée... Le Franc CFA est dévalué... Le monde tourne, et bafouille, lentement, inexorablement.

Les jeunes reviennent ; Meymeh, Nourra, Brahim, et le "Président" qui me masse les jambes, sympathique coutume pour détendre un invité, un ami. La fin de l'après-midi est paisible, le vent baisse, je pars faire une promenade solitaire dans les dunes. Je pense à mes amis rencontrés dans mes voyages, et, en haut d'une belle dune ocre, je prélève un échantillon de sable pour Lucienne et Jean, qui pensent ne jamais voir le désert ! Ce sable en échange de quelques gouttes d'eau...

De retour de cette cure de paix, Nourra m'invite à venir sous la khaïma de sa famille. Sa mère et ses sœurs (je présume) veulent m'initier au Coran et me faire réciter les premiers versets... Leur insistance me gêne, et je dois couper court en déclarant avec force que si c'est leur Dieu qui est le vrai, il m'a créé blanc, Français et Nasrani, et c'est lui seul qui jugera du résultat de sa création !... Paradoxalement, elles me demandent de les photographier... Elles sont vêtues de voiles teints en indigo, et leur peau reflète ce bleu métallisé. Mon carnet de brouillon en porte aussi les traces !

19 heures, les enfants sont retournés à la leçon de Coran, le soleil se couche en m'offrant un beau moutonnement de nuages roses. Les grillons répondent aux chevreaux...

Paix... Salam !...

Les ombres fantastiques des chameaux défilent dans la nuit noire. Je me demande comment fait le berger pour reconnaître ses bêtes ? Mes hôtes repartent pour NKT, me laissant seul avec le serviteur Hartani. Sous la tente presque vide, j'ai droit à l'haïche, ça me rappelle les gaudes... J'assiste au nourrissage manuel d'un chevreau du jour. Il réclame sa mère et tremble... Comme la flamme de la bougie qui éclaire cette soirée.

Mercredi 12 Janvier, mon séjour approche de sa fin, plus que cinq jours en Mauritanie ! Je décide de rentrer à pied à Boutilimit... Je veux en profiter au maximum et vivre quelques heures intenses. Je me lève avant le soleil, il fait beau, froid, les versets du Coran emplissent l'air. Que le premier thé est bon ! Mes sacoches vélo transformées en sac à dos, je quitte El Ghoukba boussole à la main, cap à 355°...

Quelles heures merveilleuses à franchir les dunes dans l'éclairage rasant, décor somptueux pour un spectateur solitaire, vent frais qui claque, immensité vide. Je vais, de repère en repère, visant une touffe de genêts, un arbuste, une dune... Des heures durant. Lentement.

Derrière moi, m'arrive le chant d'un berger. Je fais halte sur une dune pour l'attendre. Il pousse ses vaches en direction du marché de BT, et n'est pas surpris de me voir là. –Salam Aleïkhoum ! – Waleïkhoun 'Salam !... Là, il est surpris en réalisant, à mon accent, que le voyageur est un Nasrani. –Qu'est-ce que tu fais là ? –Ana moussafirou ila Boutilimit, 'Inch'Allah ! –Éhé, c'est par là... Et il continue son chemin, me laissant à ma bienheureuse solitude.

Je goûte, je me délecte de ces instants riches. Traces de la présence humaine passée, lointaine, d'innombrables tessons de poterie néolithique jonchent le sable dans les creux, et, plus difficiles à dater, des morceaux de coquilles d'œufs d'autruche, il n'y a guère encore présente en Mauritanie, mais exterminée par la chasse et la sécheresse. Dans le fond d'une sebkha, je trouve même un lit de bambous fossilisés, témoins d'une époque où le paysage était verdoyant !

À Lucienne et Jean.



- *Les étoiles sont belles à cause d'une fleur que l'on ne voit pas...*
Je répondis " bien-sûr " et je regardai, sans parler, les plis du sable sous la lune...
- *Le désert est beau, ajouta-t-il...*
Et c'était vrai. J'ai toujours aimé le désert. On s'assoit sur une dune de sable.
On ne voit rien. On n'entend rien. Et cependant quelque chose rayonne en silence...
- *Ce qui embellit le désert, dit le petit prince, c'est qu'il cache un puits quelque part...*

Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*.



Dans le désert, on est toujours au centre du paysage,
au centre du monde...

Le vent, peu à peu, m'apporte les échos des tambours. La campagne pour les élections municipales a commencé. Mon cap était bon !... Le vieux fort de BT est mon dernier point de mire, plus que trois cordons de dunes, et me revoilà plongé dans la vie bruyante. Mes hôtes sont surpris que j'aie osé faire ce trajet à pied... Après un brin de toilette, Daha me conduit sous les khaïmas de la campagne qui bat son plein. Musique, chants et danses, drapeaux, et discussions encore plus nombreuses que de coutume ! Je passe d'un groupe à l'autre, d'une tente à l'autre, je raconte mon escapade. Dans la khaïma des femmes, il y a beaucoup d'agitation, un tambour, des youyous. La musicienne est superbe, le teint très clair, l'allure fière et sauvage, vêtue de jaune safran. Bien que menue, elle frappe avec énergie sur le grand tambour, relayée par d'autres femmes, de tout âge, même de très jeunes filles. À propos de teint pâle, moi qui bronze facilement, je me trouve toujours aussi clair au bout d'un mois ! Il est vrai que je fuis les rayons du soleil, et que l'aouli et le boubou sont une protection vraiment efficace.

Beaucoup de voitures sont venues de NKT, elles arborent les couleurs du parti de leur propriétaire : blanc à dessin bleu, blanc à bande mauve, ou bien orange. Parfois même, les gens portent l'aouli ou le melhefe aux couleurs de leur candidat. Il y a une forte présence militaire à présent. Je vois des uniformes disparates, je ne compte pas moins de 5 modèles de casques différents. Les soldats sont cantonnés dans une école, les vacances scolaires ont été décalées pour coller avec les dates de la campagne, ce qui permet aux enfants de participer à la fête.

À la fraîche, je monte au fort, vestige de l'occupation Française. Ses ruines dominent la ville, le point de vue est dégagé, mais il faut traverser des quartiers de plus en plus pauvres pour y accéder. Les maisons font place à des campements de fortune, khaïmas en haillons, abris de branches et de chiffons...

Puis je me rends à la coopérative agricole Othman ben Affan, j'y ai rendez-vous à 9h30 précises, avait insisté Md.o/ Lbaby. Mais c'est loin, très loin à la sortie nord-ouest de la ville, sur le goudron. Le vent de sable souffle fort, et j'ai de superbes engelures aux pieds, qui me font souffrir. Mais j'arrive... à l'heure. La coopérative agricole me semble une réalisation exemplaire. Md.cultive des légumes, et surtout il plante des arbres fruitiers et décoratifs. Orangers, citronniers, palmiers-dattiers, bananiers, grenadiers, jujubiers et autres bougainvillées et flamboyants. Il y a même 3 magnifiques pieds de vigne, mais, après le passage des criquets, tout est taillé court afin de favoriser la repousse. Md. fait la preuve que, avec travail et méthode... et de l'eau, on peut faire reverdir la région, et produire. Il a dû créer ses haies pour fixer les dunes autour de son périmètre, plusieurs rangées de branches mortes, puis une haie vive.

Il m'invite à boire le thé dans sa demeure ; sa maison est coquette, et je lui fais remarquer que c'est la première que je vois ainsi. Il est vrai que l'habitat sédentaire est un concept totalement nouveau pour la plus part des Mauritaniens. Md.cherche des aides, il souhaite agrandir son périmètre, surtout en plantation d'arbres, passer de 1 à 4 hectares pour créer une "halte verte", avec hébergement et restauration. Il me semble tout à fait capable et mérite de réussir, pour servir d'exemple.

Le vent de sable souffle très fort aujourd'hui, et je transpire sur le goudron à la recherche de Yakoub. Je m'inquiète pour mon retour car il faut confirmer mon billet d'avion au moins 3 jours à l'avance, et c'est aujourd'hui la fin du délai. Cette mesure est idiote, et, sans téléphone, elle devient problème. Yakoub o/ M'khaytratt n'ayant trouvé personne de confiance allant à NKT, il me reste à faire le voyage moi-même, d'urgence ! Yakoub me conduit au poste de police à la sortie de la ville. Un policier et une cabane seuls au milieu des dunes, à surveiller le goudron.

Yakoub va parlementer avec le chauffeur de la première voiture qui se présente au poste, et c'est bon, je suis embarqué. C'est la première fois que je voyage dans de bonnes conditions ; nous ne sommes que 3 dans la voiture. Le soleil et le vent de sable sont aussi de la sortie, la chappe de plomb noie tout. Le chauffeur est un Soninké du Guidimakha, la province la plus méridionale du pays. Il n'est pas bavard, ça me surprend... et ça me laisse le loisir de regarder le paysage.

À l'entrée de NKT, ce sont des centaines de khaïmas qui sont dressées au bord du goudron, ce qui ne facilite pas la circulation ! J'arrive aux bureaux d'Air-France, que je trouve portes closes. Nous sommes Jeudi, l'équivalent de notre Samedi. Les vols ayant lieu le Dimanche, cela revient à dire que le délai de 3 jours est porté à 4 ! Bravo. Je glisse un mot sous la porte pour signaler mon passage et... mon mécontentement.

Deux jeunes gens me félicitent pour ma tenue ! Je réalise alors que je suis habillé en Maure, et que ce doit être rare de voir un Nasrani ainsi vêtu, - Je n'en ai pas vu -. Il ne m'est absolument pas venu à l'idée que je puisse m'habiller autrement pour venir en ville !...

Par hasard, je passe à l'aéroport. J'ai la chance de tomber sur une employée compatissante, noire et belle, qui m'enregistre ma confirmation de billet. Ouf ! Sans traîner, je vais au garage Boutilimit, où j'ai bien du mal à trouver une place dans un véhicule. Il y a beaucoup de monde en partance, la période électorale crée un exode certain vers les provinces.

Je n'ai pas le choix du véhicule, —j'allais écrire : de la poubelle— et je tire le gros lot ! Aucun problème avec le tableau de bord, aucune aiguille ne bouge plus depuis longtemps ; 3 portes ne s'ouvrent que de l'extérieur, la 4^e, celle du chauffeur, est tenue par le passager situé derrière ! La chaleur du pot d'échappement est très sensible sous mes pieds, ainsi que les remontées d'essence dans nos narines... Les essuie-glaces sont un simple élément décoratif, quant au chauffeur, c'est "trompe-la-mort" en personne.

Même mes compagnons d'infortune ont peur et remercient Allah après chaque dépassement en côte... Quelle épreuve ! Et, pour clore la journée, j'ai quelques difficultés pour récupérer la monnaie de mon billet. Le chauffeur tente de m'avoir à l'usure, dès fois que le Nasrani se lasse... ça ferait toujours 300 um de gagné.

Mais voilà, le Nasrani a passé une journée fatigante, le Nasrani en a marre d'être tapé, pris pour une vache à lait, marre de tous ces beaux parleurs lèches-bottes tant qu'ils pensent qu'on peut leur apporter du fric !... Le Nasrani tient tête et récupère sa monnaie.

Une bonne douche réparatrice me remet les idées en place, une calebasse de zrig efface mon coup de colère. La fête continue... Tout va bien ; je retrouve mes amis. Repos.

Vendredi, 26^e jour, je prépare un peu mes bagages, je lache du lest car mes sacoches ne ferment plus ! Md.et ses filles m'ont offert une superbe blague à tabac, des supports de calebasses, et ces fameux porte-clefs en lanières de cuir multicolores, indispensables ici si l'on veut avoir une chance de retrouver des clés tombées dans le sable ! Les femmes nouent souvent leur clé à la pointe du melhefe, ce lest remplace la pincée de sable qu'elles y mettent habituellement pour empêcher le voile léger de s'envoler au vent.

Je n'ai rien d'autre à faire que de flâner en ville. Beaucoup d'enfants m'ont adopté, viennent me saluer, curieux, doux et gentils. J'assiste à la confection d'un nouveau tambour ; la caisse de résonance, traditionnellement faite dans une demi-calebasse ou en bois, est remplacée par un demi-tonneau en fer... La peau de chameau est mouillée, puis tendue à l'aide d'une grosse corde nouée à 9 pierres qui reçoivent chacune le nom d'un griot réputé. Le griot se fait aider par des femmes, puis il effectue une série d'incantations et de danses avant que l'instrument puisse entrer en fonction.

Mes pas me conduisent sur la place de la préfecture où il y a un grand rassemblement. Il y a foule, et, si l'on écoute un peu les discours, on y fait aussi de la musique, et on regarde les combats de bâton rituels aux quels participent surtout des anciens. C'est très élégant, habile, et l'entrechoquement des bâtons attire la foule. Rires et poussière.

Je n'ai toujours pas réussi à obtenir un seul programme électoral, aucun tract n'est distribué ; faire campagne est en fait une grande réunion de famille, de clan, de tribu... La vie du pays est suspendue, presque plus personne ne travaille. Moi si... Je réalise quelques dernières calligraphies, une pour le futur Maire Md.o/ Minnih, une pour Ndey, et une pour remercier Mohamed ould Aoueria et sa famille pour le séjour qu'ils m'ont offert.

Le départ est triste... mais noyé dans les occupations de la campagne électorale. Et puis je ne pense pas qu'il soit habituel de s'épancher en Mauritanie ?... Et n'est-ce pas mieux ainsi ?

Je m'eclipse de Boutilimit comme si je devais y revenir demain. Yahyah, frère de Yakoub, me conduit à Nouakchott. La route est toujours balayée par le vent, et, même à mon 4^e passage, j'admire l'enchaînement des dunes sur 100 kilomètres, ocres, blondes, beiges, orangées... et des sebkhas blanches ou grises bordées de maigres pâturages verdâtres... J'admire aussi les barkhanes, ces dunes en forme de croissant, qu'il faudrait voir d'en haut ! Ah, que je regrette de ne pas avoir pu traverser cette immensité mouvante et envoûtante à vélo !

NKT, j'ai peu de temps pour essayer de voir le plus monde possible... Je pars à pied. Au centre culturel Saint-Exupéry, Mr Boccara n'est pas là. Je continue à pied, en suivant mon maigre plan, la boussole et mes souvenirs. Je retrouve facilement le siège de Caritas. Là aussi, personne... Je reviendrai demain.

Devant moi, un petit âne meurt d'épuisement dans ses brancards...

Rentré chez Yahyah, j'assiste au journal de Télé-Mauritanie. C'est assez tristounet... et même nul... La présentatrice lit son papier, figée. Les reportages sur la campagne ne sont pas dignes d'un élève de première année... les couleurs sont pâlottes et virent de temps en temps au noir et blanc, agrémentées de parasites... Cette télé, la première depuis un mois, me heurte violemment.

J'entame ma dernière journée, toujours à pied dans la capitale. J'ai beaucoup de courrier qui m'attend chez Caritas, en direction des villes jumelées. Nandy a une grosse cote d'amour grâce à la réussite du chantier de jeunes, et au travail du "prince" de Tguint, Jean-Claude... Md.Lemine est occupé par un jeu de piste organisé à travers la ville pour les Scouts Mauritaniens. Comme promis, j'offre pour les "Enfants de la Rue" l'argent que j'ai économisé pendant ce mois, 15000 Ouguiyas, le quart de mon budget. (je ne sais pas encore ce que Air-France me réserve à mon retour !...)

Je profite des heures chaudes pour aller visiter le Musée. Je suis le seul client pour admirer ses belles collections préhistoriques et ethnologiques. De retour dans la rue, je vois une voiture qui a été importée avec des pneus cloutés... et les a conservés ! Je souris, mais le cœur n'y est plus vraiment. J'ai rendez-vous à 16h30 à l'aéroport pour faire enregistrer mes bagages.

J'y rencontre une jeune femme handicapée et trois accompagnateurs qui quittent un raid Paris-Dakar organisé par et pour les invalides. J'en avais entendu parler par la presse, et je suis content de passer la fin d'après midi en leur compagnie. Je les pilote en ville afin de trouver un restaurant et discuter de leur aventure. Ils ont déposé du matériel de rééducation dans les grandes villes traversées, Casablanca, NKT, et Dakar pour finir.

Je file ensuite passer quelques brefs instants dans un des foyers, mais à cause des vacances scolaires, la plus part des enfants sont retournés en famille, et je ne revois pas mes premiers copains. Dommage !

Dernière traversée nocturne du kebbe de NKT, et un rapide retour en taxi. Malgré l'interdiction d'exporter des Ouguiyas, j'ai gardé quelques billets et des pièces parce que j'ai promis à Cyril, un jeune cyclo du MSC, de lui ramener de la monnaie locale... À la douane, j'échappe à la fouille en parlant de mon voyage, et en trouvant la ville natale du douanier, Oualata, où j'aimerais tant aller !

Je retrouve mes "Handisports", puis, dans l'avion, Bernard, qui revient de Bababe, en délégation pour Cesson. Il y a aussi Théodore Monod qui revient de ce qu'il a annoncé être sa dernière méharée dans son "diocèse". Il a 92 ans !... C'est certainement la plus grande figure de l'aventure Saharienne, et particulièrement Mauritanienne, depuis près de 70 ans... Il ramène dans ses bagages deux selles de chameaux, et un monceau de matériel, il est vêtu d'une djellaba sans âge... éternelle, comme lui. Je n'ose pas aller lui parler, mon petit périple est si ridicule !

Pendant ce mois passé en Mauritanie, je me suis senti chez moi, bien. Dans chaque ville étape, j'ai été accueilli avec beaucoup de gentillesse et de simplicité. C'est vrai aussi que mon escapade à El Ghouba m'a fait mesurer la nécessité de revenir... avec mon vélo ! Alors, à bientôt !

Vol de nuit...

L'hôtesse de bord me demande de remplir la fiche pour les étrangers venant séjourner à Paris...

Dès mon retour, je contacte Air-France pour régler le dossier. — *Pas de problème Monsieur, on vous rembourse votre vélo.....140 Francs le kilo... Cent Quarante Francs le kilo, pour un vélo fait sur mesures, 140 X 18 = 2520F, alors que je l'ai payé 11,300 Francs il y a 5 ans ! Dialogue de sourds ; Air-France a tout prévu.(Convention de Varsovie) — Voyez avec votre assureur!*

J'avais, pour une fois, souscrit une assurance complémentaire avec mon billet d'avion. 150 Francs, faut pas lésiner. J'appelle donc Contact Assistance : — *Ah mais Monsieur, les vélos sont exclus de la garantie !* Tout comme les lunettes, papiers d'identité, livres, clés, pellicules photo, matériels de sport et à caractère professionnel, j'en passe et des meilleures comme la privation de jouissance !...

J'ai demandé à mon interlocuteur ce qu'il me garantissait, à part mon maillot, mes baskets et mes préservatifs?... Faut bien plaisanter un peu.

Je questionne ensuite mon assurance Fédérale, la MACIF. Aucun doute, quelle que soit l'option choisie, même le "grand braquet", les dommages survenant lors du transport effectué par un professionnel (ex: avion, train, car etc.) ne sont pas couverts ! De quoi rendre méchant le plus doux des cyclos !

Épilogue

Je viens de me commander un nouveau vélo chez Rando-Cycles. J'ai dû négocier longuement avec Air-France, qui a consenti à faire un geste en considérant que la totalité de mes bagages avait été détruite, et en m'indemnisant sur la base de 31 kilos, soit 4332F.

J'espère que ma triste expérience vous servira ? Pour ma part, j'en ai tiré deux conclusions : Il ne faut pas faire confiance à un assureur, et il faut savoir leur mentir dans de telles circonstances !



J'ai rencontré le Petit-Prince
Il s'appelle Souydad, Ali,
Melaïnin ou bien Daha...

J'ai aussi rencontré des Princesses,
Elles s'appellent Meriem, Feïrouz,
Houda ou bien Assia...



Daha et Meriem



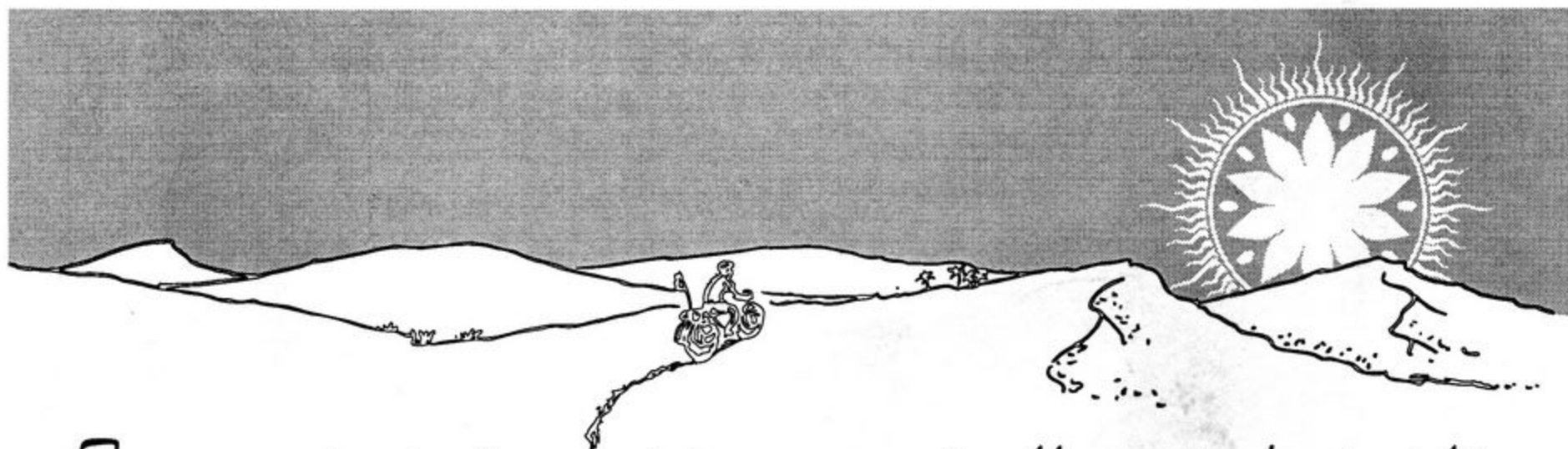
Où arrive la caravane qui se hâte
arrivera celle qui marche lentement...
Proverbe Arabe.

Je reviendrai avec mon nouveau vélo !

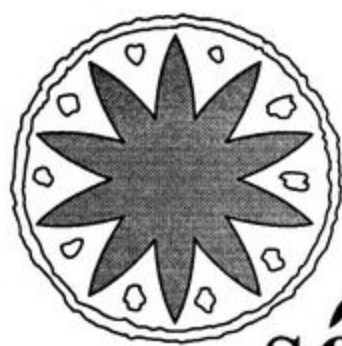


Nicolas Ryckært

Budget sur place : 3000FF.	66000
-Change Paris-Dakar UM-FF	-5470
	60530
Alimentation	2060
Divers : journaux, piles, mouchoirs, savon etc...	4570
Vêtements : boubou, sarouel, aouli, sandales...	7900
Hôtel NKT	1000
Transports collectifs	7160
Téléphone	2546
Artisanat, souvenirs à rapporter	8150
Cadeaux	9705
Don à Caritas -Enfants de la rue-	15000
Monnaie rapportée	1950
Dépenses	60041



*Je remercie sincèrement tous ceux et celles qui m'ont aidé,
et m'aideront encore...*



**S.a.n.
de
sénart**



RANDO-CYCLES

RANDO-BOUTIQUE

9, rue Fernand Foureau

75012 PARIS

tel : 43 41 18 10



Assistance médicale
Bernadette BOULAY



UNION SPORTIVE ET CULTURELLE DE
LA MONNAIE DE PARIS



**SAVIGNY-SANS-
FRONTIÈRES**

Évelyne LEBAULT
Nicole ARTEMENKO
Patrick GUILLAUME
Jean-Louis MOUTON

Lucienne et Jean PELTIER

Jean-François LAFITTE

LA RÉPUBLIQUE de SEINE ET MARNE

Jean-Pierre LAITHIER

Macouillas

Le MELUN-SÉNART-CYCLO

Françoise HEUDELLOT

Marie-Thérèse COAT

Georges CÉROUX

Hélène et ACLAT-MULTITOUR



**LES ENFANTS DE LA RUE
NOUAKCHOTT**



QUI M'AURAIT PASSÉ UN ARTICLE
SI J'AVAIS FAIT CE PÉRIPLÉ À
VÉLO...

..... DIAPORAMA

J'ai réalisé un montage résumant en 240 vues les principaux événements de mon périple. Je suis à votre disposition si vous désirez organiser une séance d'information sur la Mauritanie, pour votre classe, votre club, votre association. Merci.

Jean-Luc Maréchal
16, rue des Oiseaux, Cidex 257
77176 SAVIGNY-LE-TEMPLE
FRANCE

Tel : (16.1) 60 63 86 39.

FIN